

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

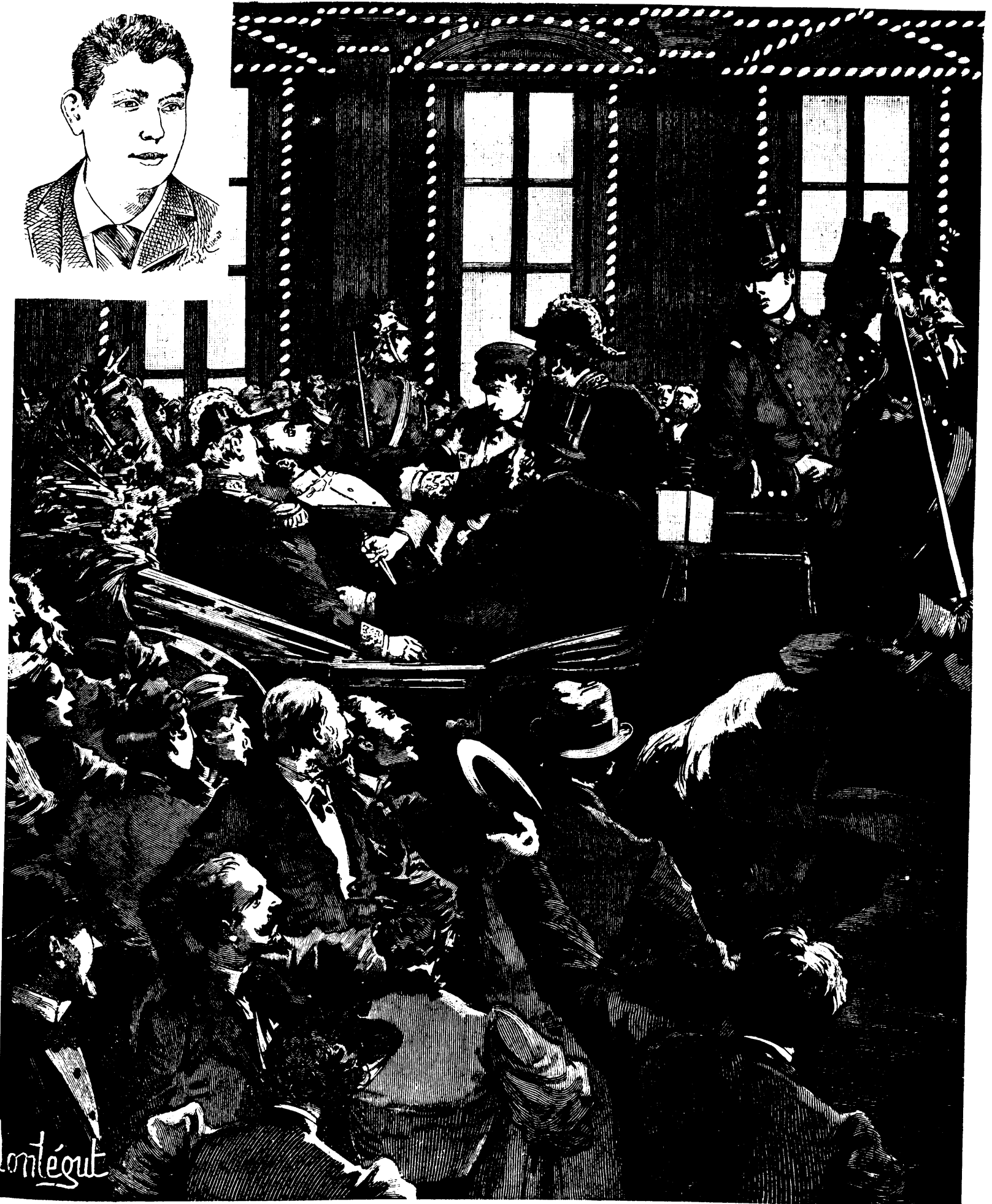
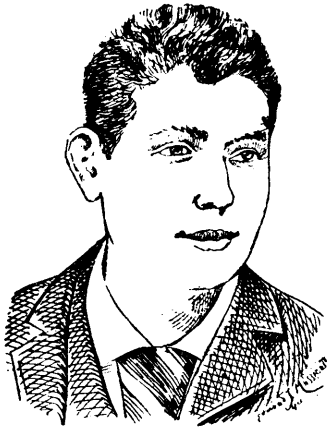
11^{ME} ANNÉE, No 533—SAMEDI. 21 JUILLET 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

L'ASSASSIN SANTE JERONIMO CASERIO



LYON.—L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT CARNOT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 JUILLET 1894

SOMMAIRE

TENTE. — Entre nous, par Léon Ledieu — Chronique étrangère — Poésie : Seizain, par Albert Ferland. — Centenaire de Pie IX (avec gravure). — Notes sur la littérature française (avec portrait) : Bosquet, par Pierre Bédard. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ. — Le Père Mazurette (avec portrait). — L'assassin Caserio (avec gravure) — Poésie : Chant à la patrie, par Céléstin Lavigne. — Un drame ignoré, par Pedro — Carnet de la cuisinière. — Un conseil par semaine — Toilette Fantaisie (avec gravure). — Chronique de la mode, par Blanche Valmont. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Les jeux d'Echecs et de Dames. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES ; L'assassinat du président Carnot (avec portrait de l'assassin). — M. Carnot sur son lit de mort. — Portrait du père Mazurette. — Lyon : Pillage du café italien Casati par la populace. — La mort de M. Carnot : La chapelle ardente élevée dans le grand salon du palais de l'Élysée. — Grande médaille du centenaire de Pie IX. — Gravure de mode. — Polignard avec lequel l'assassin Sante a frappé M. Carnot.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

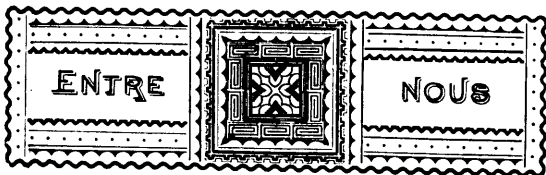
Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

AVIS

Le capitaine Johnson est autorisé à prendre et collecter des abonnements pour LE MONDE ILLUSTRÉ.



CONTRE les tramways électriques, Seigneur, protégez-nous !

C'est ainsi que les bons Montréalais terminent maintenant, matin et soir, leur prière au Très-Haut.

Et, franchement, ils n'ont pas tout à fait tort, car la population de la métropole commerciale canadienne va

bientôt entrer dans une période de décroissement alarmant, pour peu que les accidents continuent.

Il ne se passe guère de jour, en effet, où l'on n'ait à constater quelque cas de mort ou tout au moins de fractures de bras, de jambes, ou de détérioration plus ou moins sérieuse de Canadiens quelconques.

Et, chose très curieuse à constater, plus la compagnie abîme ses concitoyens, plus ses actions montent à la Bourse ! Plus elle divise les parties qui constituent notre pauvre corps, plus le dividende est gros.

C'est à n'y rien comprendre,

* * Ce qui est moins facile à découvrir, c'est la véritable cause de tous ces sinistres.

Les uns les attribuent toujours à la mauvaise administration de la compagnie, les autres au peu d'expérience des conducteurs, et la compagnie répond, en disant d'une manière non moins péremptoire, que l'imprudence seule des victimes en est la seule raison.

Il est évident qu'il faut une certaine expérience de la part du public lui-même pour s'habituer au nouveau système de locomotion, se rendre compte de la vitesse des tramways et calculer les distances, car c'est surtout au manque de ces connaissances que sont dues la plupart des collisions.

Quoi qu'il en soit, il me semble que la compagnie minotaure a assez dévoré de victimes pour être repue.

* * On ne peut plus causer dix minutes sans arriver à parler d'anarchie et d'anarchistes, et la chose n'est pas trop étonnante, puisqu'il est nouvelles de chaque jour roulent sur ce pivot.

Hier, c'était en Russie la condamnation d'une centaine d'individus reconnus coupables d'appartenir à cette société mystérieuse de nihilistes, qui est le cancer du colosse du Nord. Presque tous vont prendre la route de la Sibérie, et Dieu sait combien en reviendront après l'expiration de leur exil.

L'autre jour, c'était l'exécution de Prendergast qui, pour se venger de ne pas avoir obtenu une place dans l'administration de la ville, avait assassiné le maire de Chicago.

En Sicile, le peuple a rélé à une forte majorité un député qui a été condamné dernièrement à dix huit ans de pénitencier, pour participation aux émeutes qui ont ensanglanté cette île malheureuse.

Et puis la grève des Etats-Unis, cette grande grève pendant laquelle on a incendié, pillé, détruit pour des millions et des millions de dollars.

Nous parlions donc des anarchistes comme les autres.

— Il faudra cependant trouver un remède à cet état de choses, dit l'an de nous.

— Évidemment, mais y en a-t-il un ?

— Tout mal en a un

Et nous voilà, exposant chacun notre système, et pas un, je vous l'assure, ne brillait pas précisément par la douceur. Le plus anodin était de déporter tous les anarchistes dans une île de l'Océanie et de les y laisser se débrouiller entre eux comme ils l'entendraient.

Un autre consistait à les fusiller tous.

Un troisième anti-anarchiste voulait les brûler. Des petits moyens aussi gracieux que peu pratiques.

L'an de ces réformateurs en chambre me frappa cependant par son raisonnement aussi doux au début que féroce à la fin.

Il était contre les moyens violents.

— Ces anarchistes, disait-il, ne sont en fin de compte que des dévoyés que l'on peut ramener dans le bon chemin en leur faisant changer d'air. Enlevez l'anarchiste de la grande ville où il a respiré l'air empoisonné des fausses théories, transportez-le à la campagne, faites le cultiver, laissez le seul au grand air, et vous le verrez peu à peu se transformer et devenir un parfait citoyen, ne demandant qu'une chose, c'est qu'on le laisse tranquille dans son champ.

De ce côté, le remède existe, mais où le mal est plus grand, c'est dans l'excès de population qui menace l'avenir de nos petits enfants. Il est évident que si l'accroissement continue, nos descendants seront mal à l'aise sur notre boule et qu'il faudra aviser aux moyens de se débarrasser d'un certain nombre de bouches qui empêcheront les autres de manger. Ce qu'il faut faire, c'est tuer les Chinois.

— Les Chinois ! mais de quoi donc sont-ils coupables ?

— De reproduction irréflectie et dangereuse. On l'a dit souvent : que deviendrons-nous si les quatre cents millions de sujets de l'empire du ciel, après s'être mis au courant des progrès de la science moderne se ruaient sur le reste du monde ?

— On n'en est pas encore là, Dieu merci !

— Je le sais, mais on y arrivera, et c'est pour éviter l'extermination possible et même probable

de la race blanche, qui est la nôtre, qu'il vaudrait mieux prendre nos précautions et tuer tout de suite la race jaune.

— Diable ! vous n'y allez pas de main morte !

— Le système n'est pas nouveau. Les blancs n'ont-ils pas détruit, en Amérique, depuis quatre cents ans, toutes les races du nouveau-monde ? Il nous faudra faire la même chose tôt ou tard, tuer les Chinois et les Nègres.

— Mais ce système n'est pas mal anarchiste.

— Non, il ne le serait plus, puisque nous tous, blancs, serions du même avis, de faire de la place pour nous et nos descendants.

Sa séduisante que puisse paraître cette proposition, je ne crois pas qu'elle puisse être adoptée sans opposition... de la part des Nègres et des Chinois surtout.

* * Ces Chinois, que l'on a accusés longtemps d'être si sédentaires et si attachés à leurs pagodes et à leurs champs de riz, ont cependant été, paraît-il, de grands voyageurs.

Voici que l'on vient de découvrir que ce sont eux qui, les premiers, sont venus en Amérique.

En 499, des navigateurs chinois sont venus au Mexique, qu'ils ont trouvé dans un état de civilisation assez avancé, et a on conservé à Pékin la relation de ce voyage, qui vient d'être traduite par un Anglais.

Voici Eric le Rouge rejeté dans l'ombre, en attendant qu'un de ses beaux matins on déterre un papyrus quelconque qui démontre que c'est un Egyptien qui a découvert l'Amérique.

Peut-être en arrivera-t-on ainsi à prouver que le nouveau-monde a été connu de tout temps par l'ancien.

* * Après vingt-quatre jours de pluie, le soleil semble vouloir se conduire d'une manière plus convenable envers nous.

Notre astronome canadien, M. Roy, qui étudie toujours avec ardeur la vie des astres, vient de nous apprendre qu'il se passe des choses étranges dans le royaume de Phébis.

De nombreuses taches sont découvertes tous les jours sur le soleil. Ces taches changent de place, se transforment et exercent sur notre aiguille aimantée et par conséquent sur notre planète une influence des plus marquées. C'est à ces bouleversements qu'il faut attribuer les changements brusques de température qui nous a rendu le commencement de l'été si insupportable.

M. Roy continue ses études remarquables avec un courage qui lui fait honneur et nous sommes heureux de voir qu'il est apprécié en France à sa valeur.

Chez nous on s'occupe peu des savants qui regardent en haut, et le cours de la bourse nous préoccupe davantage. C'est fâcheux, il devrait apporter un peu plus d'intérêt aux choses scientifiques.

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE



ES institutions républicaines que la France s'est données viennent de recevoir un nouveau baptême. Le calme, la rapidité, l'aisance avec lesquelles s'est opérée, dans des conditions tragiques que la constitution ne pouvait prévoir, la transmission des pouvoirs présidentiels ont affirmé à nouveau et avec un incomparable éclat devant l'Europe attentive la vitalité du régime actuel.

Il ne pouvait guère y avoir pour un gouvernement populaire d'épreuve plus sérieuse, plus re-

doutable même que cette brusque disparition, absolument imprévue, du chef de l'Etat et cette nécessité soudaine de procéder, sans entente préalable, au choix d'un nouveau président. On a vu, dans des circonstances moins critiques, des monarchies antiques, solidement fondées en apparence sur les larges assises d'un loyalisme héréditaire et instinctif, chanceler sur leur base.

* *

Dès le lendemain de l'élection, la presse française et étrangère était unanime à voir dans M. Casimir-Périer le digne héritier de M. Carnot. Elle croit, quel plus grand honneur pourrait-elle lui faire ? que son courage est à la hauteur des périls et des difficultés de sa nouvelle position, tout comme ses talents au niveau des devoirs de sa lourde charge. Elle loue en lui à la fois l'homme de caractère, de volonté ferme, pénétré des besoins d'un grand Etat et d'une vieille société, et le libéral sincère, le démocrate convaincu, le républicain qui a fait ses preuves aux heures de lutte.

Voici en quels termes s'exprime *La France* :

"La France applaudit à l'élection de M. Casimir-Périer parce qu'elle voit en lui ce dont elle a besoin par-dessus tout, un homme de gouvernement. Elle salue avec confiance le nouveau président de la République, et elle attend beaucoup de lui.

"Grâce à ses traditions de famille, grâce à ses propres actes, le nom de M. Casimir-Périer est devenu, aux yeux de la majorité du parlement et du pays, une sorte de symbole. Il passe pour incarner ce qui nous manque le plus, ce que les derniers événements nous rendent plus désirable, plus précieux, plus nécessaire que jamais, l'esprit de gouvernement, une politique suivie, sachant où elle va et ce qu'elle veut, des ministères homogènes, une administration conduite avec fermeté, soustraite aux influences électorales et au détestable despotisme des coteries locales, la continuité et la méthode dans la direction de la diplomatie et des entreprises coloniales. Tous ces intérêts, tous ces besoins d'un grand pays comme le nôtre, le régime parlementaire combiné avec la démocratie risqueraient de n'y point satisfaire s'il ne se trouvait, dans la machine constitutionnelle, un rouage destiné à empêcher les secousses et les variations trop fréquentes, à maintenir dans la conduite de nos destinées quelque suite et quelque stabilité. Ce rouage existe. C'est la présidence de la République. Pour le voir fonctionner avec toute l'activité et la pleine efficacité qu'il doit avoir, le pays compte sur le caractère, sur l'énergie, sur le dévouement de M. Casimir-Périer.

"Prononcer à ce propos les mots de réaction et de pouvoir personnel, comme ne manquera pas de le faire la presse radicale, c'est se moquer de la crédulité politique. Les esprits les plus ombrageux peuvent être fort tranquilles. Sous les institutions qui nous régissent, et que personne ne songe à changer, les libertés politiques ne courent pas le moindre péril, et ce n'est certes pas M. Casimir-Périer qui s'aviserait d'y porter la moindre atteinte."

* *

Crise en Hongrie, crise en Italie, les alliés de l'Allemagne traversent l'un et l'autre en ce moment une période critique, au cours de laquelle les souverains de ces pays se débattent péniblement au milieu des difficultés de toutes sortes, des embarras financiers et des compétitions des ambitieux.

Tandis que ses bons amis, l'empereur François-Joseph et le roi Humbert, ne savent comment se tirer d'affaire, l'empereur ne semble pas outre mesure préoccupé de leur pénible situation, car il signale par de nouvelles inventions, par de nouvelles fantaisies, le besoin de mouvement et d'ostentation qui le travaille.

Tour à tour général et caporal, amiral et cavalier, poète et philosophe, prédicateur et canotier, il devient aujourd'hui aéronaute. Plusieurs journaux allemands annoncent qu'il va se livrer à une série d'ascensions. Est-il besoin d'ajouter qu'il s'agit d'aérostation militaire ? Guillaume II, absorbé par ses préoccupations militaires, hypnotisé en quelque sorte par les soucis que lui causent sans

cesse ses armements immenses, ne pense, ne parle, n'agit qu'en vue du perfectionnement des forces de l'Allemagne.

On fait à ce propos remarques qu'il sera le premier souverain sur le trône ayant osé confier ses jours aux hasards d'un voyage aérien. Beaucoup de têtes couronnées, pendant l'exposition de 1867, montèrent en ballon, mais le cable qui reliait l'appareil captif de Giffard à la terre, offrait de suffisantes garanties pour leur sécurité personnelle. Charles X et Louis-Philippe firent de véritables ascensions, mais ils n'étaient à ce moment que le comte d'Artois et le duc de Chartres ; don Carlos est lui aussi monté plusieurs fois en ballon avec Godard, mais il n'a jamais été que prétendant.

* *

La véritable Babylone moderne, la ville de perdition, la courtisane éhontée, l'enfer des vivants, ce n'est plus Paris, c'est Chicago. Tel est, du moins, l'avis d'un Anglais qui, à son retour d'Amérique, consacre un fort volume à soutenir cette proposition neuve.

Si le Christ venait à Chicago, — ainsi est intitulé le livre en question, — il aurait fort à faire. La cité de Chicago, paraît-il, est semblable à Sodome : on y trouverait pas cent justes, pas dix justes pour la sauver du feu du ciel ; ou, si peut-être il en est quelques-uns, ces honnêtes gens, timides et faibles, ont abandonné le pouvoir au Prince des ténèbres et à ses suppôts, qui sont les joueurs et les cabarettiers.

L'auteur du livre affirme, d'ailleurs, que les Etats-Unis en général, et Chicago en particulier, sont régis par la plus vicieuse des constitutions, par un ensemble de lois sarannées qui ne conviennent plus ni au temps ni aux mœurs, et ne font qu'entraver la liberté du peuple souverain... Si donc le Christ venait à Chicago, il châtierait d'abord ladite ville, puis donnerait aux Etats-Unis une autre constitution, — ce qui serait, pour le divin Maître, un rôle assez imprévu.

* *

L'idée d'une langue internationale est de celles qui semblent devoir survivre au siècle finissant. Longtemps, on l'a regardée comme une pure utopie. Mais les communications entre les peuples deviennent chaque jour plus fréquentes ; le télégraphe et le téléphone pénètrent au plus loin de l'Afrique et de l'Asie. L' " utopie " ne fait plus sourire tout le monde.

Il existait et il existe toujours une langue universelle, c'est le latin. Aujourd'hui encore, il permet à tout homme un peu lettré de se faire entendre, tant bien que mal, en tout pays civilisé, des ecclésiastiques, des médecins et des pharmaciens. Hier encore, 760 médecins indiens adressaient au Congrès de Rome une sorte de pétition en faveur de la reconnaissance officielle du latin comme langue universelle. Mais le latin ne sert qu'aux savants et, chaque jour, on l'apprend moins dans les écoles. En France, on s'appête même à l'exiler des Facultés de Médecine.

Il semblerait donc utile de créer une langue universelle pour les relations commerciales et financières des peuples. On se rappelle les plus récentes tentatives. Le *volapük* est tombé sous de faciles plaisanteries. Nous avons naguère signalé l'*esperanto*. Aujourd'hui, on met sous nos yeux un nouvel essai : le *chabé*, inventé par M. Maldant et propagé par M. Bourgoing-Lagrange. Le *chabé* est une sorte de langage rationnel, avec une écriture spéciale très claire et très simple. Il n'a point la sottise prétention de supprimer les langues existantes. C'est un moyen de correspondance logique et prompt à l'usage des gens d'affaires de tous les pays, quelque chose comme le *Code international de signaux*, à l'usage des bâtiments de toutes nations, qui depuis trente ans a rendu tant de services à la navigation.

Le malheur, en pareille matière, est que l'initiative privée ne peut rien, qu'il faudrait une entente internationale, un accord des gouvernements et que les gouvernements s'accordent mal pour les œuvres de paix.

Une récente statistique vient d'apprendre au monde stupéfait que les Anglais étaient loin, contrairement à l'opinion généralement admise, d'être les plus grands consommateurs d'alcool. Il n'en restera pas moins acquis, je crois, que c'est pourtant leur pays où se rencontrent en plus grand nombre les ivrognes.

Une statistique d'un autre genre vient, sur ce chapitre justement, de nous ménager une surprise d'un nouveau genre. Il s'agit du résultat très curieux d'une enquête dirigée par l'Association anglaise des médecins ; il fallait déterminer quelle était l'influence de la consommation de l'alcool sur la durée de la vie.

La commission étudia quatre mille deux cent trente-quatre décès et rangea les buveurs en cinq catégories : ceux qui ne boivent que de l'eau, ceux qui boivent modérément d'alcool, ceux qui se grisent de temps en temps par imprudence, ceux qui se grisent habituellement, enfin les ivrognes incorrigibles.

Ce sont les personnes qui boivent modérément, chose peu surprenante, qui vivent le plus longtemps. Mais ce qui est fort curieux, c'est que les ivrognes endurcis ont chance de vivre deux ans de plus, et ceux qui ne se grisent que de temps en temps six ans de plus que les gens trop sobres qui ne boivent que de l'eau.

Voilà qui va porter un coup fatal aux sociétés de tempérance et qui prépare une facile excuse aux ivrognes de la Grande Bretagne. Donc pour avoir chance de vivre longtemps, mieux vaut se griser, plutôt que de ne jamais boire d'alcool. Cette commission de statistique devait être présidée par un marchand de vin ou un alcoolique.

* *

Au diable les produits pharmaceutiques écorrants, dit un journal français ; maintenant, nous allons pouvoir absorber nos médicaments, sans le sentir, en savourant un melon, une pêche ou une poire, en croquant un radis, en goûtant à une salade printanière, etc.

Un savant français, M. Viaud, a découvert le moyen de faire absorber les médicaments par les végétaux alimentaires, pensant que, sous cette forme, les principes médicamenteux seraient sans doute plus assimilables pour nos organes digestifs, en même temps que plus faciles à prendre.

Rendons lui grâce.

SEIZAIN

(Genre de fantaisie)

CREDO — (DÉDIÉ A FRANÇOIS COPPÉE)

Je crois en Jéhovah, seul maître que j'adore.

Il a commandé d'être aux cieux qui n'étaient pas, Et la terre et les cieux roulèrent sous ses pas.

Je crois qu'aussi le Verbe était avant l'aurore Et qu'il était en Dieu, qu'il a pris ici-bas Un corps de chair sujet aux douleurs, au trépas.

Conçu de l'Esprit-Saint, obéissant au Père, Il est né de la Vierge au milieu d'Israël ; Il ouvrit aux humains les royaumes du ciel ; Aux Césars comme au faible il offrit la lumière.

Le peuple déicide, infidèle à ses lois, Au calvaire attristé l'immola sur la croix, Mais il ressuscita par sa toute-puissance.

Pierre est son successeur. Il lui donna des droits, Et promit à tous ceux qui respectent sa voix

La garde de sa droite au jour de sa vengeance.



Vous seriez bien petit, Seigneur, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le mien. — (ST. FR. DE SALES.)

PIE IX (1792-1894) — CENTENAIRE DE PIE IX



Reproduction en vraie grandeur de la belle médaille frappée en mémoire du centenaire de Pie IX

Les fêtes du centenaire de Pie IX, remises après le jubilé de Léon XIII, ont donné lieu à des manifestations touchantes. Le modeste tombeau que le dernier pape a voulu avoir, près de la catacombe de Saint-Laurent, a été, peu à peu, magnifiquement orné de mosaïques et d'accessoires, par une Commission présidée par le comte Acquaderni. Le service à Saint-Laurent, la messe de Léon XIII, l'audience de l'Académie ont été un magnifique triomphe pour les organisateurs.

Le 30 mai, à Saint-Laurent, foule énorme de 5,000 personnes, neuf cardinaux, les évêques, les ambassadeurs. Le cardinal Parocchi a prononcé une oraison funèbre qui restera comme un monument ; elle relate la vie du grand Pontife depuis l'élection où "il rayonna comme une vision du ciel," jusqu'aux douleurs du rocher de Gaëte, aux gloires de l'Immaculée-Conception et de la définition de l'Infaillibilité au Concile du Vatican. Il a montré l'aurole des persécutions, la longue captivité et les colères posthumes, lorsqu'on voulut jeter le corps dans le Tibre.

Une grande médaille commémorative, en bronze doré, a été réservée aux cardinaux, ambassadeurs, évêques. Nous avons été assez heureux, dit le *Pèlerin*, auquel nous empruntons ces détails, pour en avoir un exemplaire, et nous le reproduisons ci-dessus en vraie grandeur.

Félicitations sincères au comte Acquaderni, à Mgr Tolle et à Mgr Radini Tedeschi, qui ont si heureusement conduit ces fêtes.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Deuxième partie. — Eloquence religieuse



BOSSUET

JACQUES Bénigne Bossuet naquit à Dijon, en Bourgogne, le 27 septembre 1627, d'une famille honorable, qui a donné à la France plusieurs magistrats distingués.

Ses parents le placèrent très jeune au collège des jésuites de Dijon ; là, il se fit beaucoup remarquer par sa vi-

ve intelligence, sa merveilleuse mémoire (1) et son brillant esprit. Après quelques années d'études à ce collège, le jeune Bossuet fut envoyé par ses supérieurs à celui de Navarre à Paris. Dans cette institution, qui était également dirigée par les pieux et savants disciples de Loyola, le futur orateur travailla avec un courage extraordinaire et une persévérance admirable ; aussi, ses disciples l'avaient-ils surnommé *Bos sustus aratro* (bœuf accoutumé au joug).

(1) On raconte qu'à six ans, Bossuet apprit par cœur l'*Iliade* et l'*Odyssee* d'Homère.

voyant que son fiancé, par son talent et son caractère, était porté vers le sacerdoce, l'engagea elle-même d'y entrer au plus tôt.

Ce fait n'est pas très bien prouvé, et, quoique Voltaire donne à l'appui de son assertion certains documents, il nous est permis de douter de l'authenticité et de la vérité de ces mêmes documents. D'ailleurs, les grands critiques de notre siècle, moins peut-être deux ou trois, s'accordent à nier les fiançailles de Bossuet avec Mlle Desvieux, et considèrent que Voltaire a dû inventer cette histoire ou que sa bonne foi a été surprise par quelque mauvais plaisant.

Ce fut au collège de Navarre que Bossuet se lia, d'une amitié inaltérable avec le grand Condé ; c'était deux génies bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, deux hommes qui, plus tard, chacun dans leur sphère, devaient accomplir des actes glorieux et mériter dignement qu'on les plaçât au premier rang des grands noms de l'histoire.

Après de nombreux succès à Paris, Bossuet alla s'établir à Metz, où son père était conseiller au Parlement. C'est dans cette ville qu'il se rendit célèbre par ses vigoureuses polémiques avec les chefs protestants. La réputation du *catéchisme de Paul Ferry*, qu'il publia en 1655, et qui était son premier ouvrage, créa en France une grande sensation et causa aux partisans de Luther et de Calvin une véritable frayeur, car ceux-ci prévoyaient quelles luttes gigantesques il leur fallait dorénavant soutenir contre cet ennemi nouveau, qu'on disait un orateur puissant, un homme d'un génie extraordinaire.

Bossuet revint bientôt à Paris et commença dès lors des séries de discours et de sermons qui attirèrent une grande foule, curieuse de l'entendre. C'est avec une admiration mêlée d'étonnement qu'on écoutait cet orateur à la parole vibrante et chaleureuse, au maintien noble et distingué, aux gestes grands et sublimes comme sa pensée, et l'on comprenait qu'il devait porter dans toutes les âmes la crainte et le repentir, la confiance et la persévérance.

Tarenne, qui était calviniste, assista un jour à un sermon de Bossuet ; ce génie qui, plus que tout autre, devait apprécier la beauté et la grandeur de la parole évangélique, subit l'influence de cette éloquence persuasive et se convertit.

Ce fut un des grands succès de Bossuet, et cette conversion d'un des plus grands capitaines de ce siècle, rendit son nom célèbre, non seulement en France, mais aussi par toute l'Europe.

Louis XIV, lui-même, ne put s'empêcher d'écrire au père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils.

A l'âge de quarante-deux ans, en 1669, Bossuet fut nommé évêque de Condom, petite ville de 4,000 habitants à peine, mais il n'eut pas le temps d'aller visiter son nouveau diocèse, car le roi le garda auprès de lui, quelques mois après cette nomination, comme précepteur de son fils. (1)

De 1669 à 1681, Bossuet se livra à l'enseignement de son élève et composa pour lui ce livre ad-

(1) Ce jeune prince, qu'on a appelé le grand dauphin, ne régna pas. Il mourut avant Louis XIV, laissant trois fils, dont l'un, le duc de Bourgogne, fut l'élève bien-aimé de Fénelon.

Comme il montrait de grandes dispositions pour la prédication, on l'amena un soir au fameux hôtel Rambouillet, pour y donner un sermon devant les seigneurs et hauts fonctionnaires de la cour. A cette occasion, un homme d'esprit, Voiture, s'écria qu'il n'avait jamais entendu prêcher "sitô, et si tard."

Bossuet n'avait alors que seize ans !

Voiture raconte que le futur évêque de Meaux s'était engagé, étant encore très jeune, à épouser Mlle Desvieux, une personne d'un grand esprit, mais que, dans la suite, cette jeune fille,

mirable qui eut suffi à lui assurer l'immortalité, *Le discours sur l'histoire universelle*

Il fit paraître aussi d'autres ouvrages fameux, comme le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'écriture sainte*, etc.

Il travaillait sans relâche, et ne s'accordait aucun repos. Un jour son jardinier lui dit : "Si je plantais des saints Augustins et des saints Chrysostomes, vous viendriez les voir, mais vous vous souciez peu des arbres de votre jardin."

Si, comme précepteur, Bossuet a peu réussi, du moins c'est à cette position que nous devons ces chefs-d'œuvre que nous venons de nommer, car il lui fallut apprendre toutes les sciences connues alors pour les enseigner à son élève.

Par suite de ces nombreux travaux qu'il s'était imposés en vue de procurer au fils de Louis XIV une instruction supérieure, Bossuet ne monta en chaire que quatre ou cinq fois pour prononcer des oraisons funèbres, entre autres celles de deux Henriettes.

En 1671, il entra à l'Académie française.

En 1681, ayant fini sa tâche comme précepteur, il fut nommé aussitôt évêque de Meaux, petite ville située aux portes mêmes de Paris.

C'est de cette date que Bossuet prononça ces admirables *Oraisons funèbres*, celles, entre autres, du Grand Condé son ami d'enfance, de la Reine Marie-Thérèse, du Chancelier Le Tellier, de la Princesse Palatine, et tous ces *Sermons* qui, tout en n'étant pas son principal titre de gloire, ont été les plus beaux et les plus admirés de ce temps.

Bossuet occupa le siège épiscopal de Meaux pendant vingt-deux ans ; il fit paraître, durant ces années, plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels on remarque le célèbre *Catéchisme de Meaux* (1687), les *Méditations sur l'Evangile*, les *Élévations sur les mystères*, l'*Histoire des variations des églises protestantes* (1688), un *Traité de la Concupiscence*, et des *Poésies chrétiennes*.

Sur la fin de sa vie, le grand Bossuet eut à soutenir, bien à regret, une lutte malheureuse contre Fénelon, à propos des doctrines mystiques de Mme Gayon. Il adressa au pape un mémoire pour faire condamner les *Maximes des Saints*, que l'évêque de Cambrai avait fait paraître pour défendre ces nouveaux principes, et réussit entièrement, comme nous l'avons dit dans notre aperçu sur la vie et les œuvres de Fénelon.

Bossuet, ce génie puissant qui n'a pas eu d'égal et ne peut en avoir, et qui est une des plus grandes gloires de la France, sinon la plus grande, mourut en 1704, d'une maladie cruelle, onze ans avant Louis XIV.

Bossuet était déjà célèbre lorsqu'il gravit pour la première fois les degrés de la chaire, et dès ses premiers sermons il fut proclamé grand orateur. Mais ce sont ses *Oraisons funèbres* qui lui ont donné le titre de *prince des orateurs* ; c'est dans ces discours surtout qu'il se montre plus lui-même, grand et majestueux, ne cherchant pas le sublime, mais le trouvant, comme par hasard, sur son chemin. On y admire cette solennité du style, cette force et cette grandeur des pensées, ces sentiments purs et nobles, cette largeur de vues, cette connaissance profonde du cœur humain et des passions de la multitude, cette grande sagesse, ces traits de génie qui frappent comme la foudre, et ces images brillantes que l'auteur étale largement et royalement aux yeux ravis de ses auditeurs.

"Saivez de l'œil, dit La Harpe, l'aigle au plus haut des airs ; il vole et ses ailes semblent immobiles ; on croirait que les airs le portent ; c'est l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre sublime ; c'est celui de Bossuet."

Ce génie est moins célèbre comme historien que comme orateur. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un véritable monument ; là surtout on remarque une science très approfondie de la politique, une profondeur étonnante de pensées, un style grand comme celui qui le dictait.

Chateaubriand, parlant de cet ouvrage immortel, s'écrie :

"Quelle revue il fait de la terre ! Il est en mille lieux à la fois. Patriarche sous le palmier de Japhet, ministre à la cour de Babilone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré. Il passe avec la rapidité et la majesté des

siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Grecs et Gentils au tombeau, il meurt enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations. Marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la foudre et les débris du genre humain."

En reconnaissance des immenses travaux qu'il entreprit pour la défense de la religion et des nombreux et éclatants services qu'il rendit à l'église catholique, la postérité l'a nommé *Père de l'Eglise*.

En terminant cette deuxième partie de nos notes, nous ne pouvons mieux faire que de comparer les deux grands génies que l'éloquence religieuse du dix-septième siècle produisit alors, Fénelon et Bossuet.

"On pourrait dire, dit La Harpe, que tous deux eurent un génie supérieur, mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que ceux du christianisme; il semble, au contraire, que Fénelon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours, sans croire même faire un sacrifice.

"Leurs travaux furent aussi différents que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes qui sont les armes de la parole. Fénelon, fait pour armer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion."

Pierre Bédard

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

La guerre est imminente entre la Chine et le Japon.

Le pape a informé le président Périer de son désir de se joindre à lui pour travailler à la paix et à l'unité politique de la France.

L'anarchiste espagnol, Salvator Franch, qui lança une bombe dans le théâtre de Liceo, tuant trente personnes, a été condamné à mort.

M. le chanoine Archambault, curé de Saint-Hugues, est mort doucement en son presbytère, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

L'honorable M. John Glazier, doyen du Sénat, est décédé, le samedi 7 courant, à Ottawa. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans, et était sénateur depuis 1868.

Le 10 de ce mois, la ville de Plamjon, en Russie, a été détruite par un vaste incendie. Deux mille personnes sans abri, quatre cents maisons brûlées.

L'exposition de Québec, au sujet de laquelle il y a eu tant de discussion, aura lieu enfin! Elle est fixée au mois de septembre; emplacement: les "Cove Fields."

Les recettes de la Propagation de la Foi se sont élevées, cette année, à \$1,335,000. La France seule a fourni la somme énorme de \$885,752, soit plus des deux tiers de la recette totale faite dans le monde entier.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ apprendront avec plaisir que MM. J. W. Poitras et G. Beau-lien, collaborateurs de notre journal, ont été reçus avocats aux derniers examens. Nous leur présentons nos félicitations les plus chaleureuses.

Le successeur de Mgr Taché sera choisi par les évêques suffragants de la province ecclésiastique de Saint-Boniface et les vicaires apostoliques du Nord-Ouest. Il est probable que Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, sera promu à l'archevêché vacant.

Le 9 de ce mois, six-cent-vingt-deux pèlerins allant à Sainte Anne de Beaupré, attendaient, à Lévis, le bateau de Québec, quand le quai où ils se trouvaient s'effondra. Cinquante personnes furent précipitées à l'eau, mais on put, heureusement, les sauver. Cependant une femme âgée est morte du saisissement qu'elle avait éprouvé.

Chicago est en pleine révolution. Les grévistes ont engagé plusieurs batailles avec la police et les troupes du gouvernement. Les trains sont arrêtés, et des centaines de wagons ont été livrés aux flammes. Les troupes ont été obligées de faire usage de leurs armes, et plusieurs personnes ont été tuées ou blessées mortellement.

LE PÈRE MAZURETTE

Nous croyons payer, au nom de l'humanité souffrante, un tribut de regrets et de reconnaissance au vieux "Père Mazurette," en publiant le portrait de cet homme de bien. Nous complétons ainsi les notes biographiques que tous les journaux de notre ville ont données sur cet homme généreux.



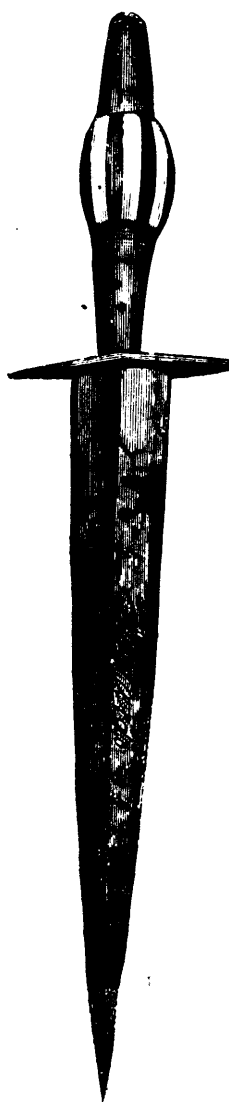
LE PÈRE MAZURETTE, dans le costume de Saint-François d'Assise

C'est à l'Hôtel-Dieu que le vénérable vieillard a été photographié, par MM. Laprés et Lavergne, il y a environ un mois, revêtu de son costume de l'ordre de Saint-François d'Assise dont il faisait partie.

L'ASSASSIN CASERIO

(Voir gravure)

L'assassin du président Carnot se nomme très exactement Sante Jeronimo Caserio; il est fils de feu Giovanni Antonio et de Broglia Martina. Il est né le 8 septembre 1873.



Poignard de l'assassin

Il appartient à l'une des trois ou quatre familles Caserio, originaires de Motta, et toutes composées de braves gens très estimés.

Son père a longtemps été batelier sur le Tessin; c'était un excellent homme, et tout le pays en parle encore avec respect. Il est mort en 1887.

La mère de Caserio, Broglia Martina, est née le 1er mars 1841. C'est une femme encore robuste; elle vit à Motta avec son fils aîné, Carlo-Enrico, qui est cultivateur, marié, et à deux ou trois fils.

Son second frère, Louis, a été aubergiste à Milan. Il est marié. Il y a encore deux autres frères, Léopold-Giuseppe, cultivateur marié, Carlo-Arminio, également marié. Tous vivent à Motta. Il existe enfin un cinquième frère, Céléste-Giovanni-Battista, et résidant à Turin, où il est au service d'une honorable famille. Après lui vient Sante, l'auteur de l'abominable forfait de Lyon.

Après eux, la dernière née de la famille est une fille, Dina-Maria-Antonia, qui vit à Motta avec sa mère et son frère Carlo.

Toute la famille de Caseria est honorable; elle est estimée et aimée de tous. Seule Sante Caserio met une tache au front des

siens. En réalité, Caserio n'a rien fait de blâmable dans le pays; il avait un peu plus de dix ans quand il s'est rendu à Milan, et il est entré comme apprenti dans la boulangerie des *Trois maris*, sur le cours Victor-Emmanuel, où pendant le peu de temps qu'il y demeura, on n'a rien eu à lui reprocher. Mais il fut après l'avoir quittée successivement, renvoyé de plusieurs places.

Mais depuis qu'il avait abandonné Motta pour aller à Milan, on n'en entendit plus parler, sauf il y a deux ans environ, où on fut informé que Caserio était poursuivi pour avoir distribué des manifestes subversifs à des soldats, devant une caserne de Milan. Caserio et ses compagnons, car il n'était pas seul compromis dans cette affaire, furent condamnés.

Au cours de cette même année, Caserio faisant partie de la conscription ne se présenta pas et fut déclaré déserteur. C'est après cet incident que Caserio passa à l'étranger: d'abord en Suisse, puis plus tard en France.

Ne soyons pas fiers à l'excès des vertus de nos ancêtres, si nous ne nous sentons pas le courage de les imiter. On ne chante pas les louanges des arbres dont les racines sont profondes mais mortes et dont les branches dénudées ne portent ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.—CHATEAUBRIAND.

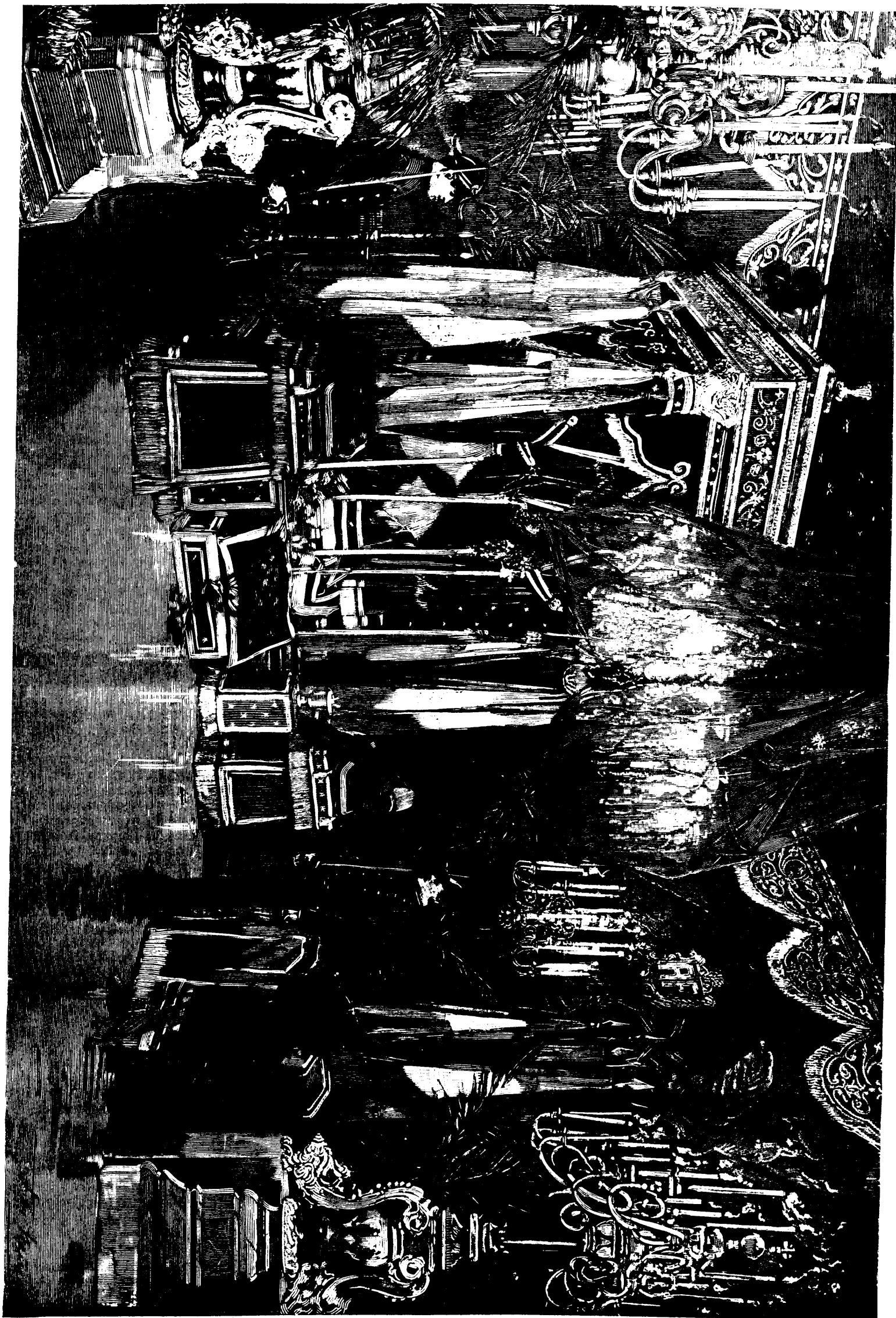
OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c; *L'Ami des salons*, 10c; le *Pater*, par F. Coppée, 10c; les *Lettres d'un étudiant*, 10c; les *Farces de Piron*, 10c; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Dumont, libraires, 1826 Sainte-Catherine



M. CARNOT SUR SON LIT DE MORT.



LYON. — PILLAGE DU CAFÉ ITALIEN CASETI PAR LA POPULACE



LA MORT DE M. CARNOT.—LA CHAPELLE ARDENTE ÉLEVÉE DANS LE GRAND SALON DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE



CHANT A LA PATRIE

O Canada, beau pays, ma patrie,
Toi qui grandis à l'ombre de la croix,
Tu peux braver la colère et l'envie
En t'appuyant sur l'honneur et tes droits,
Tu peux, sans crainte, arborer ta bannière,
Ton vieux drapeau, si noble à Carillon !
Va, ne crains rien, et poursuis ta carrière
En invoquant ton auguste patron.

N'as-tu point vu dans un jour de bataille
Tes nobles fils en combattant périr ?
L'audace au front, broyés par la mitraille,
En s'écriant : La victoire ou mourir !
Qui donc voudrait, lorsque le canon gronde,
Taxer tes fils de timides guerriers ?
Eux qui, jadis, ont dans le nouveau monde
Su conquérir de si nobles lauriers !

Un jour de deuil, l'étendard de la France,
Qui protégeait la ville de Champlain,
Le drapeau blanc, la dernière espérance,
De tes enfants qu'ils imploraient en vain,
Prit son essor vers des rives lointaines,
Abandonnant à leur sort malheureux
Ceux que naguère il guidait dans nos plaines,
A l'ennemi, sous ses plis glorieux.

Abandonné de la France, ta mère,
Peuple, au berceau, tu luttas vaillamment ;
Tu sus garder, sous la race étrangère,
Ta foi, tes lois, tu luttas noblement,
Pour conserver ta langue que tes maîtres
Voulaient proscrire au loin sous d'autres cieux ;
Tu ne vis point de renégats, de traîtres
Parmi tes fils dans ces jours orageux.

Soyons unis dans ce jour d'espérance :
Inspirons-nous des vieux chants d'autrefois,
Que notre mère, aux jours de notre enfance,
En souriant nous chantait quelquefois :
Chantons la gloire et les vertus guerrières
De nos aïeux, ces soldats laborieux ;
Mêlons nos voix, nos vœux et nos prières,
Aux souvenirs qui font battre nos cœurs !

CÉLESTIN LAVIGUEUR.

UN DRAME IGNORE

(Suite)



— LIONS ! fit Brown d'une voix
calme, ne t'emporte pas
ainsi, tu t'enflames plus
vite que la paille près d'un
grand feu ! Tu ferais
mieux plutôt de régler ta
conduite d'après tes aspirations
et, si tu veux le
bonheur, il est grand temps
de t'amender. . . . mais, à
quoi me sert de te parler

ainsi, je l'ai fait tant de fois déjà et toujours en vain. Es-tu toujours décidé d'y aller ce soir ? interrogea Brown.

— Oui, répondit Harry ; je veux savoir à quoi m'en tenir à ce sujet. Si comme tu le penses et que je le crains moi-même, mademoiselle Lortie a parlé, l'on me recevra, sans doute, différemment, et alors je ne m'imposerai pas à ces deux femmes que j'ai presque trompées, en obtenant de Georges la promesse de leur cacher mes écarts.

Il était prêt, il partit.

Pendant le trajet, il réfléchit sérieusement ; il s'aperçut avec stupeur qu'il avait caressé l'espoir d'être aimé de Berthe si elle ignorait son funeste entraînement. Il s'accusa alors d'avoir voulu spéculer, pour ainsi dire, sur l'innocence de cette jeune fille ; ses plans avaient échoués, c'était bien fait pour lui. On le chasserait ! il avait mérité cette humiliation.

Et après ? . . . Oh ! après, il n'aurait plus aucun intérêt à vivre, aucun désir de regagner l'estime de ses concitoyens. Après ? . . . Oh ! l'horrible consolation ! Le vin qui l'avait perdu lui procurerait l'oubli ; il eut un tressaillement à

cette pensée qu'il repoussa, mais qui revint à la charge jusqu'à ce qu'il fut arrivé à quelque distance de la résidence de Mme Laurin.

Alors, ses idées prirent un autre cours. Il songea que si Berthe l'avait aimé, si elle l'aimait, il serait de force à vaincre la passion qui l'avait tant de fois terrassé ; s'il pouvait la voir, il lui dirait son amour ; il lui dirait son passé, ses luttes, ses combats ; ce serait une confession. Il lui ouvrirait son cœur, puis il prierait : Sauvez-moi ou rejetez-moi dans la fange d'où vous auriez pu me tirer.

— Qui sait, peut-être pardonnerait-elle ? Il était dans cette alternative de crainte et d'espérance quand il frappa à la porte de madame Laurin.

Elle vint lui ouvrir.

— Bonsoir M. Doucet, dit elle, vous allez bien ? Et, sans attendre de réponse, elle continua : Il n'en est pas ainsi de Berthe. Elle est indisposée, et je vous prie bien de l'excuser ; quand à Georges, il est sorti mais ne tardera pas à rentrer, si vous désirez l'attendre ? . . .

— Non, merci madame, je le verrai demain et j'apprendrai de lui si l'indisposition de Mlle Berthe est dissipée. Pardon de vous avoir dérangée.

Et il se retira convaincu que ce malaise n'était qu'un prétexte pour ne pas le recevoir.

— Oui, pensa-t-il, elle sait ce que je suis, ce que je vaudrais . . . et tout est bien fini pour moi . . .

Il se dirigea lentement vers son logis, cherchant à réagir contre la douloureuse acuité de ses souvenirs. . . . " Enfin ! murmura-t-il entre ses dents ; le sort en est jeté, je resterai . . . ivrogne ! " Il entra dans une bavette.

En le voyant entrer, une vieille femme se leva.

— Qu'est-ce pour vous ? fit elle.

— Peu importe, répondit-il.

La vieille posa un verre et une carafe devant lui sur le comptoir d'étain.

Il emplit le verre jusqu'au bord et le portait à ses lèvres, quand il pensa à Berthe ! . . . Comme une vision, il la vit passer devant lui.

Boire en pensant à elle, c'était une profanation, il ne la commettrait pas. Au même instant, il lance le verre de toute sa force sur le parquet, qui s'inonda de la liqueur maudite, puis, sans s'occuper des exclamations de surprise et de colère de la vieille, il jeta une pièce d'argent pour payer le verre et la liqueur, puis il s'enfuit comme un fou.

Ce jour-là, Berthe avait été plus souffrante, sa mère et Georges étaient inquiets, ils avaient parlé de consulter un médecin, elle s'y était opposée fortement ; à quoi bon un médecin, quel soulagement pourrait-il apporter à son amour malheureux ? Aucun !

— Non, mère, avait-elle dit ; c'est inutile, demain il n'y paraîtra plus, je me sens même beaucoup mieux qu'il y a deux heures ; j'ai dormi, et cela m'a remis. Dites-donc, mère, est-ce que Blanche n'est pas revenue ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit la mère, elle est venue, mais elle n'a pas voulu t'éveiller ; elle m'a chargée de te dire qu'elle reviendra demain dans l'avant-midi. M. Doucet aussi est venu, continua Mme Laurin, je l'ai prié de t'excuser et il a paru bien affligé, le pauvre garçon. Je ne sais si je me suis trompé, mais il m'a semblé le voir pâlir lorsque je lui ai dit que tu étais indisposée.

Elle hésita un moment, puis vint s'asseoir près de sa fille ; elle reprit :

— Est-ce que, par hasard, nous ne serions pas allés au-devant de ses désirs en lui demandant de venir plus souvent ? Il a paru si heureux de la confiance que nous lui avons témoignée. Berthe, ajouta-t-elle en fixant son regard maternel sur celui de sa fille, s'il allait t'aimer . . .

A l'évocation de cette possibilité, le cœur de la pauvre enfant se serra, elle ferma les yeux pour cacher à sa mère les larmes qui les remplissaient.

— Je ne crois pas, dit-elle, en cherchant à rendre sa voix ferme, qu'il en ait jamais eu la pensée ; je suis encore pour lui la fillette qu'il a connue il y a plus de trois ans, quand il s'est lié d'amitié avec Georges, et d'ailleurs, ma mère, je ne l'aimerais pas ! . . .

— Oh ! alors, n'en parlons plus, fit la mère. Je croyais qu'il ne te déplaçait pas, et je t'assure que

si je devais un jour te donner à un homme, j'aurais choisi celui-ci.

Cette déclaration troubla la jeune fille jusque dans le plus profond de son âme, et elle fut tentée d'ouvrir son cœur à sa mère. Elle lui eût dit : " Pardon ! . . . je vous ai menti, car je l'aime à en mourir ! C'est par ce que je ne puis renoncer à lui que la vie m'abandonne, que mon sang a perdu sa vigueur, et vous venez me dire que vous me donneriez volontiers à lui, ignorant sa fatale passion ! O mère ! protégez-moi, prenez-moi dans vos bras comme jadis, défendez-moi contre moi-même, contre cet amour que je devrais répudier." Mais non, elle devait épargner sa mère, être seule à souffrir ! A quoi bon l'associer à ses larmes . . .

— Tu es fatiguée, continua la mère en contemplant avec inquiétude les traits déjà pâlis de sa chère fille, tâche de te bien reposer cette nuit. Je laisserai la porte de ma chambre ouverte, si tu as besoin de quelque chose, appelle moi ; je te défends de te lever.

— Je n'aurai besoin de rien, ma mère, j'ai la tête lourde, je vais dormir.

Mme Laurin embrassa sa fille sur le front et se retira.

Le lendemain, loin d'être remise, Berthe était plus faible ; elle n'avait pas dormi. Toute la nuit, elle avait songé à Harry et à sa passion, à elle et à son amour ; elle avait pris plaisir à retourner dans la plaie l'arme qui l'avait blessée.

A vingt reprises, elle s'était demandé ce qu'elle allait faire quand il reviendrait ; elle ne voulait pas le revoir, elle n'en aurait pas le courage ; pourtant, il allait revenir, elle lui avait dit qu'il serait toujours trop rare. Il fallait aviser, trouver un prétexte pour l'empêcher de se présenter, elle en avait inventé plusieurs plus ou moins ingénieux qu'elle avait rejetés après un instant de réflexion.

Enfin, elle crut avoir trouvé. Puisqu'on avait demandé son aide pour organiser une fête, il faudrait supprimer cette fête ! D'ailleurs, elle ne se sentait plus la force de faire les nombreux préparatifs nécessaires pour qu'elle fût un succès ; il valait donc mieux y renoncer complètement.

Au moment où elle prenait cette décision, sa mère entra.

— Bonjour, mon enfant, comment es-tu ce matin ? Te sens-tu plus forte, moins accablée ? Mangerais-tu quelque chose, je vais te préparer ce que tu désireras ?

— Merci, ma mère, je n'ai pas faim . . . je suis plus basse, plus fatiguée qu'hier, et je crains qu'il me faille plusieurs jours pour me remettre complètement. Je crois que je ne pourrai pas m'occuper des préparatifs obligatoires pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Georges, comme nous en avons formé le projet !

— Je pense, fit Mme Laurin, que nous ferons mieux de remettre cette fête à plus tard ; nous n'avons rien de fait, il est facile pour nous d'attendre une occasion plus favorable.

— Et M. Doucet, de qui nous avons demandé le concours ? interrogea Berthe.

— Je n'aurai qu'à lui écrire quelques mots d'explication, et tout sera dit.

— Oui, vous avez raison ma mère, écrivez lui nos regrets de l'avoir dérangé inutilement.

XII

— Une lettre pour vous, sur votre secrétaire, dit Mme Duprat à Harry Doucet, alors qu'il rentrait un soir, de sa corvée avec Robert Brown.

— Merci, madame, répondit-il. Et il monta lestement à sa chambre ; il prit la missive que lui avait annoncée Mme Duprat. Il reconnut l'écriture de Mme Laurin et il hésita à en rompre le cachet ; il craignait un désappointement.

Il finit pourtant par surmonter ce sentiment d'effroi ; il déchira l'enveloppe d'un geste fébrile et il lut :

Cher M. Doucet,

L'indisposition de ma fille, plus grave que nous l'avions cru tout d'abord, nous empêche de donner suite à nos projets concernant Georges ; je vous remercie donc en mon nom et en celui de Berthe de ce que vous auriez fait pour nous en cette circonstance.

Votre bien dévouée,

MADAME LAURIN.

—Plus de doute, pensa Georges, après la lecture de ces quelques lignes ; ces dames ne veulent plus me recevoir. Cette lettre est froide et compassée ; c'est une formule polie pour me faire comprendre que je ne dois plus me présenter chez elles. . . . Elles seront obéies, murmura-t-il ; j'ai espéré en vain. . . . la fatalité me poursuivait. . . . Je m'en retourne dans la fange d'où j'aurais pu sortir si j'avais été aimé !

Il alla d'un pas ferme à un meuble qui contenait des spiritueux ; il saisit une bouteille et un verre, il emplît celui-ci et le vida d'un trait, trois ou quatre fois de suite, puis, prenant sa tête dans ses mains, il se jeta sur son lit en attendant l'ivresse ; une demi-heure plus tard, il était inconscient.

XIII

—Georges Laurin ! Spécial à cinq heures et demie, dit le commissaire de la gare en mettant sa tête de foine dans la fenêtre de la cuisine, vers quatre heures de l'après-midi, le 7 août 188. . . .

Il allait s'en retourner, convaincu que son ordre avait été compris, quand Mme Laurin lui fit signe d'entrer ; il se rendit à son désir. Elle lui montra un siège et appela : Georges !

Le jeune homme, qui lisait dans le salon, vint à l'appel de sa mère.

—C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance, dit Mme Laurin, si tu pouvais te faire remplacer ce soir, tu sortiras avec Berthe, cela lui ferait du bien. Qu'en penses-tu ?

—Je le veux bien, répondit Georges, si l'on peut trouver un homme pour envoyer à ma place ; je vais aller au bureau voir si c'est possible, je reviendrai sans retard.

Le jeune homme sortit accompagné du commissaire.

Aussitôt qu'ils furent à quelque distance, Georges demanda :

—Es-tu allé avertir Doucet et Brown avant moi, où si tu t'y rends maintenant ?

—J'y suis allé avant de venir chez vous, répondit l'envoyé de la gare, mais je pense que Harry Doucet ferait bien mieux de rester chez lui, ce soir, car il est à demi ivre.

—Encore ! fit Georges avec colère. Pais, ayant réfléchi un instant, il s'arrêta.

—C'est inutile pour moi d'aller plus loin, ajouta-t-il, je partirai à cinq heures et demie ; va-t'en au bureau et dis qu'on peut compter sur moi, mais cache au chef de gare et aux télégraphistes l'état dans lequel tu as trouvé Harry, j'en aurai soin ce soir.

—Je garderai le silence assura le messager, et il continua sa route seul. Georges s'en revint chez sa mère.

—Non, mère, dit-il en rentrant, je ne puis rester ce soir, je puis faire prévenir Blanche Lortie, elle se fera un plaisir de l'accompagner.

—C'est inutile, fit Mme Laurin, elle doit venir quand même, mais je regrette que tu n'aies pu obtenir congé ce soir.

—Je le regrette moi aussi, confirma Georges, mais je ne pouvais me dispenser d'obéir aux ordres, maintenant que je suis sur le point d'être promu à la charge de conducteur ; ce serait perdre le fruit de plus de trois années de service pénible, et je sais que vous ne le voudriez pas.

—Certainement non, soupira la mère ; vas où ton devoir t'appelle.

Cependant, Georges avait fait ses préparatifs de départ. Il regarda l'heure à sa montre, il était près de cinq heures, c'était le temps de se rendre à son poste ; il embrassa sa mère et partit.

Après avoir marché quelques minutes, il s'arrêta au coin d'une rue et la scruta du regard. Il aperçut deux hommes qui se dirigeaient vers lui.

—Ce sont eux, murmura-t-il.

Et il attendit.

Les deux hommes étaient Harry Doucet et Robert Brown. Ils rejoignirent bientôt Georges, qui échangea un regard de pitié avec Brown, puis ils continuèrent leur route tous trois.

Harry avait bu, c'était manifeste, mais il n'était pas complètement ivre ; il avait conscience de sa dégradation et il avait honte ; il ne prononça pas une parole durant le trajet et, quand il fut arrivé à son char d'accommodation, il s'assit dans son

coin et se mit à feuilleter distraitement les reconnaissances de son chargement, pendant que les deux serre-freins mettaient tout en ordre en attendant le signal du départ, lequel ne se fit pas attendre.

A six heures moins le quart, le convoi s'ébranlait, quittait l'enchevêtrement de voies ferrées et se lançait à toute vitesse sur la longue route qu'il avait à parcourir.

A huit heures, on s'arrêtait à la gare de D. . . . , où il fallut prendre une nouvelle provision de charbon et d'eau pour la locomotive. Pendant que Laurin et Brown s'occupaient à cet emmagasinage, le conducteur entra au bureau télégraphique.

—Ma feuille de route, s'il vous plaît, dit-il au télégraphiste assis à son bureau.

—La voici, répondit celui-ci. Avec une restriction, cependant : Ne pas dépasser la gare de G. . . . avant neuf heures précises ; un train de construction à voie libre jusque là.

Harry Doucet signa le reçu que lui tendait le télégraphiste en même temps que sa feuille de route. Il mit celle-ci dans sa poche et rendit l'autre à qui de droit, et sortit juste au moment où tout était prêt pour continuer la course.

—Allez ! signifia-t-il en levant la main. Le train repartit.

La distance entre les deux gares de D. . . . et de G. . . . est de onze milles ; d'ordinaire, il fallait de trente à trente-cinq minutes pour faire ce trajet et pourtant, il y avait presque une heure que le train conduit par Harry Doucet était parti de D. . . . et la lourde machine ne cessait pas ses efforts ; on eût dit qu'au contraire, elle avait à cœur de fournir une course extraordinaire.

Tout-à-coup, alors qu'on contourait une courbe du chemin, un coup de sifflet strident retentit, long, sans interruption, puis par secousses comme si la main qui le mettait en opération eût été secouée par une brusque émotion. En même temps, on sentit à l'arrière-garde la secousse que cause le renversement du pouvoir de la locomotive. Trois secondes après, un choc épouvantable se produisit. . . .

Une collision avait eu lieu. . . . le train avait passé la gare de G. . . . malgré l'ordonnance que portait la feuille de route reçue à D. . . .

Au premier cri d'alarme poussé à l'avant, Harry Doucet s'était souvenu qu'il eût dû s'arrêter à G. . . . et en un instant il eut le pressentiment d'un malheur épouvantable causé par lui.

—Pour l'amour de Dieu, aux freins ! cria-t-il à Brown en joignant l'exemple au commandement. Il s'élança au dehors avec une énergie farouche, mais il était trop tard la catastrophe était consommée.

Pendant une minute il resta là, immobile, comme paralysé ; cependant, on appelait sur le lieu du sinistre, il s'y rendit en chancelant, suivi de Brown qui s'était mani d'une lanterne. Quand ils arrivèrent, ils virent le mécanicien et son aide, puis le personnel du train de construction, mais Georges Laurin manquait à l'appel.

On le chercha vainement pendant près d'une demi-heure, puis enfin on le découvrit ; il était mort, broyé sous les débris des wagons qui gisaient à côté du remblai.

A dix heures et demie, la nouvelle de l'affreux accident et de la mort de Georges Laurin était répandue sur toute la ligne.

On veillait encore chez Mme Laurin à cette heure-là. Berthe était sortie avec son amie, et elles venaient de rentrer quand quelqu'un frappa à la porte.

Ce fut Berthe qui alla ouvrir.

—Pais je voir Mme Laurin un instant ? demanda celui qui avait frappé.

—Sans doute ! répondit Berthe, veuillez vous donner la peine d'entrer. Et elle introduisit l'étranger dans le petit salon que nous connaissons.

Un instant plus tard, Mme Laurin, prévenue par Berthe, entra à son tour dans le salon.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? fit-elle, en s'adressant à l'inconnu.

—Je suis, répondit celui-ci, un télégraphiste employé à la gare du Grand-Tronc, et je suis chargé d'une triste nouvelle pour vous.

—Mon fils, mon fils ! cria la mère de Georges

dans un élan passionné d'amour maternel ; il est arrivé malheur à mon fils ! Mon Dieu, mon Dieu ! il est blessé. . . . mort peut-être. . . . Vite, parlez, monsieur, qu'est-il arrivé ? . . .

L'étranger hésita à porter le coup fatal à cette mère, qu'il voyait déjà désespérée à la seule pensée que son fils avait pu être victime d'un accident, pourtant, il ne pouvait se taire.

—Hélas ! madame, balbutia-t-il, c'est un grand malheur. . . . pas irréparable peut-être. . . . je ne sais. . . . je ne suis pas bien certain. . . .

La pauvre femme tremblait de tous ses membres, et sur son front perlaient de grosses gouttes de sueur.

—Enfin ! reprit-elle d'une voix brisée par l'appréhension, dites moi ce dont il s'agit. Mon fils est blessé. . . . mourant ?

L'étranger garda le silence.

—Il est donc mort ? fit-elle avec un rauque sanglot dans la gorge.

L'homme baissa la tête.

La pauvre femme, comprenant ce muet aveu, frissonna de tout son être, elle eut un hoquet, poussa un cri et s'affaissa lourdement sur elle-même.

Au même instant, Berthe et Blanche entrèrent ; elles avaient entendu le cri de Mme Laurin, et, pâles d'effroi, elles venaient voir ce qui se passait.

En apercevant sa mère évanouie, Berthe s'élança à son secours ; avec l'aide de son amie et du télégraphiste, elle parvint à la coucher sur une chaise longue, lui fit respirer des sels, lui frotta les mains, tout cela en vain ; la vie ne revenait pas.

L'étranger, voyant l'inutilité de leurs efforts, alla quérir un médecin et revint avec lui. A leur retour, Mme Laurin venait de reprendre ses sens ; elle tenait sa fille enlacée dans ses bras, toutes deux sanglotaient.

—Où, mon enfant, tu me reste seule ! On m'a pris mon fils. . . . Mon Georges n'est plus ! Taé, broyé comme son père ! Ah ! quelle fatalité nous poursuit donc, mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? . . .

Elle perdit de nouveau connaissance.

Pedro.

(La fin au prochain numéro)

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Potage à la purée de pois nouveaux.—Sautez des pois nouveaux dans du beurre avec persil en branches et ciboules, mouillez les de bouillon gras ou maigres, à volonté ; égouttez-les quand ils sont cuits et pelez-les pour les réduire en purée. Cette purée se conduira et sera employée comme celle de lentilles, en observant de la dégraisser avant de s'en servir, si elle n'est point au bouillon maigre.

Concombres à la béchamel.—Epluchez et videz des concombres, coupez les en forme de dés ; faites les blanchir à l'eau de sel ; égouttez-les ; jetez les dans de l'eau froide ; faites les sécher dans une serviette ; mettez-les ensuite, mais sans bouillir, dans une sauce faite avec de la crème, du lait, un morceau de beurre et un peu de farine, puis servez.

Saucisses à la purée de pommes.—Faites cuire les saucisses dans une poêle et, après les avoir retirées, mettez dans la graisse que vous aurez laissée sur le feu des pommes coupées en petits morceaux. Quand le fruit est cuit, remuez-le pour obtenir une sorte de compote sur laquelle vous placerez les saucisses.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Destruction des verrues.—Étendez une couche de savon noir sur une bande de flanelle que vous appliquerez sur la verrue au moyen d'une forte ligature et que vous laisserez en place jour et nuit. Après un petit nombre d'applications, la verrue sera assez ramollie pour pouvoir être enlevée par le raclage.

TOILETTE FANTAISIE



ROBE DE LAINAGE MORDORÉ

Corsage plat, mis dans la jupe sous ceinture drapée, en surah marron. Il est ouvert en cœur sur une chemisette de surah, avec gros nœud semblable à l'encolure. Manches gigot. Jupe cloche, unie, garnie sur les côtés par des choux de ruban marron. Capotte de paille mordanée, garnie en dessus par des coques de ruban marron, retenues par une boucle.

CHRONIQUE DE LA MODE

Vous partez en voyage, madame et vous rêvez d'avoir une jolie robe d'excursions, ou, disons mieux, un costume qui puisse affronter le vent, la pluie, la poussière et la fatigue. J'ai cherché, afin de vous l'apporter tel que vous pouvez le désirer, sûr que vous me remercieriez de vous l'avoir trouvé.

D'abord il est en cheviotte non bleue, non grise, et cependant de nuance très foncée, gris-bleu et bleu gris, c'est-à-dire indéfinissable et si charmante qu'elle plaît à tous les yeux et à toutes les coquette-ries. Un jaquette, très ajustée, à basques demilongues, est entourée de deux rangs de piqûres de soie même nuance. Un revers d'habit semblable orne le dos et la poitrine, encadrant une chemisette de toile très-fine, genre chemise d'homme, plissée à petits plis lingerie et ornée de boutons devant. Elle est mise dans la jupe sous une ceinture de soie, attachée derrière. Les manches ont la forme gigot, et une petite cravate, également en soie, forme nœud sur un petit col rabattu. La jupe, forme cloche, est coupée sur les côtés sur un panneau en soie plissée allant s'élargissant vers le bas.

Un petit chapeau caotier, en paille et simplement orné de nœuds, achèvera cette toilette dont la simplicité et l'élégance m'ont charmée, et qui ne peut aussi manquer de vous plaire.

C'est qu'il ne peut y avoir de milieu, pour les femmes qui visent à une riche élégance, entre le costume tailleur, ce chef-d'œuvre de la fabrication artistique, et la robe de toilette, ce chef-d'œuvre du froc-frontage et de la fantaisie. En ce moment, l'un est en laine, le second en soierie quelconque, qu'elle se nomme mousseline, crépon, dentelle ou gaze.

L'une n'accepte pour ornements que les piqûres, l'autre accepte tout ce qui se nomme fleurs, rubans, galons, perles ou dentelles.

Il est donc indispensable d'avoir l'une et l'autre pour les circonstances qui l'exigent, surtout lorsque l'on va partir en voyage, comme tant de personnes se croient obligées de le faire en cette saison.

L'une des plus jolies choses du moment est la blouse de mousseline de soie, toute blanche ou toute noire, que l'on garnit d'entre-deux et d'empievements de guipure.

Si j'osais, je dirais que j'aimerais presque mieux ces blouses sans cette guipure, qui les enrichit

sans doute, mais, à mon avis, les rend moins jolies. Tout en mousseline de soie blanche, avec des rubans noués ou bleus, ou tout en mousseline de soie noire, avec des nœuds de rubans bleus, roses et blancs, serait, je crois, mille fois plus charmant que cette adjonction d'entre-deux sacrifice fait à la mode, qui, je vous l'assure, n'est pas si exigeante que cela... Et, en dehors de ces blouses charmantes on fait plus que jamais les ornements et garnitures en mousseline de soie, si souple, si seyante, si facile à froisser, à bouillonner, à transformer en mille gracieux ornements, ayant la préterition, bien justifiée, de parer tous les costumes et toutes les femmes. Vous est-il possible de vous figurer combien il est difficile, disons même impossible, de spécifier une mode plutôt qu'une autre ? Nous ne sommes plus à ce bon vieux temps où l'on disait : Telle chose se porte et est à la mode ! Aujourd'hui, on n'oserait même pas dire : Telle chose ne se porte pas et n'est pas à la mode. C'est que, non seulement chaque couturière peu en renom se croit le droit, et le prend, de créer et d'inventer, mais chaque femme elle-même prend ce droit et, s'habillant et ornant son costume à sa fantaisie, arrive souvent à des résultats charmants et inattendus. Et ces ornements, ces résultats sont souvent tout l'opposé de ce qu'aura inventé une autre femme, tout aussi ingénieuse ou fantaisiste. Voilà pourquoi les jupes, qui sont l'une des grandes préoccupations du jour, ont tant de variété et sont si peu semblables. Dans la même assemblée, j'ai vu en même temps des jupes fermières et des jupes Moyen âge, relevées sur le côté et semblant dédaigneusement regarder la modeste robe ronde qui passe à côté d'elles, avec ses allures un peu écourtées, comme on les lui donne depuis le commencement de l'été... Et, si nous éprouvons ce sentiment de liberté absolue en ce qui concerne les jupes, combien plus le ressentirons-nous pour les manches de dessus, la plus grande préoccupation de la toilette féminine ! Que d'imagination déployée pour leur donner un caractère original ! Il me semble que l'on n'est arrivé qu'à les rendre monstrueusement volumineuses.

Et nous les trouvons jolies ainsi ! Plus elles se gonflent, plus elles s'élargissent, et plus nous nous écrions : "Quelle charmante toilette !" Il est vrai qu'on oublie quelquefois que l'on n'a regardé et va que la manche, tant son volume absorbe l'attention et le regard. Malgré cela et tous les essais faits jusqu'à ce jour, nous n'avons réellement que la manche gigot et la manche ballon qui soient les seules en vedette.

La manche gigot me paraît appartenir au costume sérieux, et la manche ballon au costume plus léger et plus habillé. Mais pas plus de règle absolue en cette affaire que dans les autres. Les petits collets de taffetas, très légers pour l'été, se font énormément, en ce moment, en teintes graduées, le collet de dessous—car ils sont au nombre de deux, l'un sur l'autre—semblant être mis là comme pour servir de doublure à celui de dessus, dont la nuance est plus claire. Lorsqu'ils sont fermés sur la poitrine, on les rabat en larges revers, et le collet de dessus paraît alors comme un ornement, et seulement, en revers et en petit, dépassant sous son compagnon de teinte plus jeune. Voilà une petite nouveauté.

Da reste, rien ne marche presque plus sans revers ; et plus ils sont grands, plus on les trouve élégants et distingués. Il n'est même pas très rare de les rencontrer en partie doubles, comme le collet dont je viens de vous donner la description.

BLANCHE VALMONT

USAGES ET COUTUMES

Une abonnée, qui signe Poppy, nous a posé quelques questions de savoir-vivre dont la solution pourra intéresser la généralité des lecteurs,—nous l'espérons, du moins.

"Quand le curé de la paroisse ou une autre personne vient rendre visite à une jeune femme d'un rang élevée, celle-ci peut-elle—seule pour recevoir, ou son mari et son père étant présents—continuer à se livrer à un travail quelconque."

Qu'une maîtresse de maison soit duchesse, simple bourgeoise ou modeste ouvrière, lorsqu'un

visiteur lui arrive,—qu'elle soit seule ou entourée de sa famille,—elle interrompt toute occupation pour le recevoir. (A moins que le visiteur ne soit classé dans la catégorie des amis si intimes, que toute cérémonie,—je ne dis pas politesse,—ne soit bannie des relations.) Pour comprendre ceci, il n'y a qu'à réfléchir aux lois de l'hospitalité : l'homme qui vient sous notre toit, ne fût-ce que pour quelques instants, est notre hôte et, à ce titre, à droit à tous nos égards.

L'interruption d'un travail, d'une occupation, d'un jeu, à l'entrée d'un visiteur signifie : Je veux être tout entier au plaisir, à l'honneur que vous me faites en venant chez moi ; je quitte tout, parce que rien ne peut m'être plus agréable que de vous voir, de causer avec vous.

"Lorsqu'on passe l'après-midi chez une amie, après de laquelle on est venu travailler à l'aiguille, est-il impoli de continuer à coudre ou à broder, si une visite survient à la maîtresse de la maison, et lorsqu'on ne connaît pas la personne qui se présente chez cette amie ?"

Il faut cesser de travailler et prendre part à la conversation. *Restez*, pour ainsi dire, *en dehors*, dans cette circonstance, se poser en témoin muet, ce serait imposer une gêne aux deux interlocuteurs. Celui qui ne parle pas peut observer à son aise, et de l'observation à la critique il y a si peu loin ! De là une contrainte, un malaise pour ceux qui se sentent écoutés si attentivement. Au lieu que si tout le monde se jette dans la mêlée, personne n'a le loisir de noter aussi soigneusement les faiblesses et les fautes du prochain, dans l'action.

"Si deux femmes viennent à se rencontrer et que l'une soit une demoiselle de quarante-cinq à cinquante ans, l'autre une jeune femme de trente à trente-cinq ans, laquelle saluera la première ?"

La jeune femme. L'état de mariage ou le célibat n'a aucune influence sur les questions d'âge. Pourquoi une femme mariée aurait-elle plus de droit au respect qu'une vieille fille ?

"Quand une amie, de beaucoup votre aînée, vous envoie des fleurs, est-il nécessaire de la remercier par une visite spéciale, ou suffit-il d'exprimer sa gratitude à la première rencontre ? Cette amie n'est pas mariée et vit seule en son domaine."

Il est beaucoup plus poli et plus reconnaissant de faire une visite spéciale, surtout s'il s'agit d'une amie âgée, mais alors même qu'elle ne le serait pas.

Si on était empêchée de faire cette visite, on écrirait un court billet ou on adresserait quelques mots de remerciement sur une de ses cartes. En cette circonstance, comme au sujet de la question précédente, le célibat de l'amie ne saurait vous dispenser des égards que l'on se doit mutuellement, ni de la gratitude que méritent tous ceux qui cherchent à nous être agréables.

En terminant mes réponses à *Poppy*, qu'il me soit permis de la remercier de sa lettre aimable et de sa confiance en mon petit jugement.

Cette lettre me donne l'idée de dire quelques mots des vieilles filles. Il n'est rien d'aussi sot que de ridiculiser une femme et de croire qu'elle ne mérite pas autant de considération parce qu'elle n'est pas mariée. Sait-on seulement pourquoi elle s'est vouée au célibat ? Il y en a qui sont restées fidèles au souvenir d'un fiancé mort avant les noces.

D'autres trop fières ou aimantes n'ont pas voulu épouser un homme qui ne fût pas à la hauteur de leur intelligence, de leur éducation... ou de leur cœur. Il en est qui, pauvres, sans grande beauté, douées cependant de qualités morales ou intellectuelles, n'ont pas rencontré un homme assez généreux pour les choisir sans dot.

Est-ce un crime qu'elles ont commis ?—Sont-elles moins méritantes pour se consacrer à de vieux parents ou à des neveux, que si elles dévouaient leur vie à un mari, à des enfants ? Elles ont les charges et les devoirs de famille sans en connaître les profondes jouissances. Et quant à la valeur intellectuelle, dites-moi donc si Eugénie de Guérin, sainte Thérèse, Mlle Lucie Herpin, et bon nombre encore, qu'il serait trop long de nommer, ne sont pas d'autres personnages que certaines nullités féminines qui posèdent un mari !

CHOSSES ET AUTRES

—Le Manitoba a remporté les premiers prix pour ses blés, à l'exposition de San Francisco.

—Aux Indes Orientales, on dresse des loutres de telle sorte qu'elles envoient le poisson aux filets de leurs maîtres.

—Le Rév. M. Fischer, pasteur de l'église Américaine Méthodiste Episcopale, à Rome, s'est converti à la foi catholique et a été baptisé.

—Il existe, aux Venezuela, un "arbre à lait," que les gens du pays appellent "arbre-vachs," dont la sève, au dire des chimistes, a exactement les mêmes qualités que le lait.

—Le maréchal Canrobert vient d'entrer dans sa quatre-vingt-seizième année. Il est né le 27 juin 1809, et il a le grand honneur d'être à la fois le doyen des maréchaux du monde et le plus illustre d'entre eux.

—La première bibliothèque particulière mentionnée dans l'histoire est celle d'Aristote, qui vivait en l'an 334 avant Jésus Christ. Strabon, qui en parle, ne dit pas de combien de volumes elle se composait.

—Pour faire son chemin, on ne doit pas attendre de trouver une route tracée devant soi ; il faut se la faire soi-même. L'homme qui attend, pour passer la rivière, que ses eaux se soient toutes écoulées, n'arrivera jamais.

—Un inventeur de Tacoma s'est fait, dit-on, un nom en même temps qu'une fortune, en découvrant un procédé pour fabriquer le gaz d'éclairage, directement du bois. Il prétend tirer \$48 valant de gaz d'une corde de bois.

—L'Allemagne compte 5,000,000 de déposants à ses banques d'épargne, la France 4,150,000, la Grande-Bretagne 3,750,000, l'Italie 1,970,000, l'Autriche 1,850,000, la Suisse 1,600,000, la Suède et la Norvège 1,570,000.

—C'est en Chine qu'on a la plus petite monnaie divisionnaire du monde : Un *cash* qui vaut un douzième de sou. Au Brésil, on compte par *reis* dont mille égalent 55c à peu près, mais c'est une monnaie fictive qui n'est représentée par aucune pièce de métal.

—Les Japonais divisent la journée en *six heures du jour*, du lever au coucher du soleil, et en *six heures de nuit*, du coucher au lever. Leurs horloges ne concordent pas avec les nôtres ; un mécanisme ingénieux régularise le mouvement, de façon à ce qu'il corresponde aux variations de la longueur des jours et des nuits.

—Les journaux de Hong-Kong donnent d'intéressants détails sur la peste qui ravage en ce moment certaines parties du sud de la Chine.

La peste se développait de jour en jour d'une façon effroyable ; les autorités chinoises avaient déjà interdit l'abattage des porcs et même la pêche du poisson.

Des processions brûlant des parfums se déroulent jour et nuit dans les rues, et dans chaque maison on

brûle des pétards, du bois de santal et des baguettes de bois parfumé pour écarter le fléau.

L'épidémie semble attaquer non seulement les habitants, mais même les étrangers qui ne font qu'y passer ; on a trouvé dans les rues des gens morts dans leurs chaises à porteur.

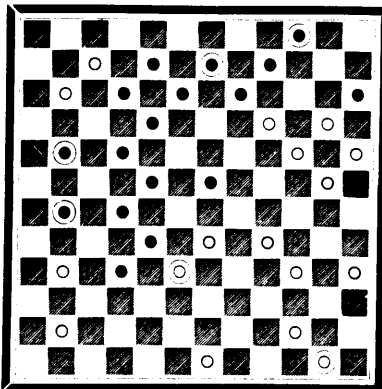
Il y a une grande disette de cerceaux et les fabricants de bières travaillent jour et nuit pour suffire à la demande. Dans une maison de Canton, la peste ayant attaqué une famille de huit personnes, sept en moururent le même jour.

Les Chinois du district de Pan-Yu boivent de l'eau d'un puits sacré pour se préserver de la maladie, et le vice-roi et le gouverneur de Canton font des sacrifices aux mauvais esprits, afin de conjurer le fléau.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 147

Composé par M. J. P. Cousineau, Ottawa
Noirs.—17 pièces



Blancs.—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

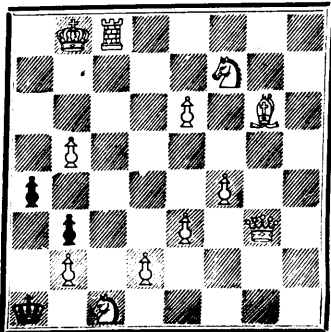
Solution du problème de Dames No 145

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
41	35	28	52
40	53	45	28
53	42 gagnent.		

LES ECHECS

PROBLEME No 161

Composé par M. Emile Pradignat
Noirs.—3 pièces



Blancs.—12 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 8 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 160

Blancs	Noirs
1 D 2 D	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs	
	6 variantes

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.



Thomas A. Johns.

Une Affliction Commune
Guérie radicalement par l'usage
DE LA
**Salsepareille
d'AYER**

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Sait Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'en acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Débarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

60 JOURS

Excursions pour les Colons

A toutes les gares de la ligne du



DE BILLETS SERONT VENDUS

13 Juin—Bons pour revenir jusqu'au 11 Août	18 Août
19 Juin— " " " " " " " " " "	25 Août
26 Juin— " " " " " " " " " "	15 Sept.
17 Juil.— " " " " " " " " " "	

Pour les places suivantes aux prix fixés.

Deloraine.....	\$28.00
Reston.....	
Estavan.....	
Binscarth.....	
Moosomin.....	
Regina.....	\$30.00
Moosejaw.....	
Yorkton.....	
Prince Albert.....	\$35.00
Calgary.....	
Red Deer.....	\$40.00
Edmonton.....	

EXPOSITION D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE DE WINNIPEG, aura lieu du 23 au 28 juillet inclusivement, et le 17 juillet a été choisi comme jour d'excursion pour permettre au passager de voir cette exposition.



LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCOURSALÉ A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Bleek Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER

Téléphone no 2113.



LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

— De quoi parlez vous ?

— Je parle de Paul, de mon fils !

Un petit rire sec, nerveux, éclata entre les lèvres de Lebrun.

Puis d'une voix sourde :

— Votre fils ! est-ce que vous l'aimez ?

— Oui, je l'aime. Pourquoi ne l'aimerais je pas ? Je l'ai mis au monde, il est mon enfant !

— Pour que je vous croie, il faudrait que j'eusse quelques preuves de votre tendresse maternelle. Mais non, vous êtes une mauvaise mère, une mère dénaturée !... Si vous aviez aimé votre enfant, il vous aurait retenue ; vous n'auriez pas couvert son jeune front de honte ; vous ne seriez pas une épouse criminelle !

Paul est votre fils, oui, mais il est aussi le mien... Demandez vous donc si c'est à la mère coupable, à l'épouse souillée, avilie, que son enfance peut être confiée. Jamais cela, madame, jamais !

Je garde mon fils ! Vous n'êtes plus digne de ses caresses, il ne sera pas flétri par vos baisers ; vous devez être morte pour lui !

— Mais il est horrible le châtement que vous voulez m'infliger ! s'écria-t-elle ; la nature ne permet pas qu'on enlève ainsi son enfant à sa mère !

— Tout ce que vous pourriez dire est inutile ; c'est ma volonté !

— J'aime mon enfant, je l'aime ! Et vous voudriez que je ne le revoie jamais !

— Jamais !

— Eh bien, je trouverai des juges moins cruels que vous, qui se laisseront toucher par mes larmes ; c'est à eux, c'est au tribunal que je m'adresserai.

— Quoi, vous osez me menacer ! s'exclama Lebrun, un éclair dans le regard.

Puis, subitement calmé, il haussa les épaules.

— Oh ! reprit-il, vous avez trop votre orgueil à ménager pour faire savoir à tout Paris que votre mari vous a chassée ! Et, d'ailleurs, qu'obtiendriez vous de juges dont vous parler, moins cruels que moi ! La déchéance de vos droits maternels.

La malheureuse courba la tête. Elle comprenait qu'elle ne pouvait lutter contre cet homme qui, si longtemps, avait été l'esclave de ses volontés, et était devenu un terrible et implacable justicier.

— Non, non, s'écria-t-elle d'une voix étranglée, vous ne ferez pas cela, vous ne pouvez pas le faire ! Oh ! ne plus revoir mon fils !... Faut-il que je tombe à vos genoux pour vous fléchir ?

Elle pleurait et, cette fois, c'étaient des larmes sincères qu'elle versait.

Mais rien ne pouvait émouvoir le mari outragé.

— En ce moment, dit-il, je vous crois sincère.

Ainsi, par un phénomène qui n'est peut être pas sans exemple, le sentiment maternel a survécu chez vous au naufrage de toutes les vertus qui font estimer une femme.

Puisque vous aimez votre enfant, c'est qu'il reste encore quelque chose de bon en vous. Tant mieux. Mais la résolution que j'ai prise est irrévocable : vous ne devez plus revoir votre fils ; c'est votre châtement.

La malheureuse sanglotait.

— Il y a une promesse que je peux vous faire, ajouta le sculpteur sur bois, c'est que Paul ne saura jamais rien de votre passé et que je ne lui apprendrai pas à maudire votre nom.

— Ne m'autoriserez vous pas à le voir, ne serait ce qu'une fois dans l'année ?

— Non, jamais.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous avez un cœur de marbre ! Vous me châtiez, prenez garde que le ciel, à son tour, ne vous châtie.

Elle agita désespérément les bras et s'en alla.

Mais en elle-même, elle se disait :

— Il faudra bien que je trouve le moyen de le voir.

Le sculpteur sur bois, avant cette dernière entrevue, s'était juré de rester inflexible, de ne céder ni aux supplications, ni aux menaces. S'il s'était tenu parole, ce n'avait pas été sans de douloureux efforts, sans une lutte qui avait réclamé toute l'énergie de sa volonté.

Cette scène l'avait brisé, et resté seul dans sa maison, qu'avait égayé autrefois la femme aimée, il se laissa retomber sur son siège et resta dans un effrayant état de torpeur.

Le jour parut et le trouva dans la même attitude.

Il se leva, passa la main sur son front et murmura :

— Il le fallait !

Il entra sans bruit dans la chambre où dormait encore le petit Paul ; debout devant le petit lit, il resta longtemps absorbé dans la contemplation de son fils, à présent sa seule joie, son unique amour. Puis il s'en approcha et doucement, bien doucement, pour ne pas le réveiller, il mit un baiser sur le front de l'enfant.

Et il se retira sans bruit, comme il était entré.

Quelques jours après, il se présenta chez le docteur Villarceau.

Celui ci fut frappé du changement qui s'était opéré chez le sculpteur. Il paraissait avoir vieilli de vingt ans.

Silencieusement, M. Villarceau lui tendit la main.

— Monsieur le docteur, dit-il, on m'a appris que vous étiez venu chez moi.

— C'est vrai, j'étais inquiet ; je désirais vous voir... J'ignorais que vous fussiez absent.

— Mon absence n'a été que de deux jours ; j'ai conduit Paul au lycée de Chartres.

— Ah !

— Je connais le proviseur, Paul sera très bien à Chartres, à l'abri des tentatives de sa mère pour le voir, peut être même pour me l'enlever.

— Lebrun, elle est terrible la punition infligée à votre femme.

Le mari secoua la tête.

— Elle la méritait, dit-il.

— Un jour, vous pardonnerez.

— Jamais ! répondit-il avec une énergie sauvage. Pardonner ! mais vous ne savez donc pas, monsieur le docteur, que j'ai maintenant pour elle autant de haine que j'ai eu d'amour ! Je n'ai jamais souhaité de mal à personne ; mais je voudrais qu'elle souffrit la moitié des tortures qu'elle m'a fait endurer ! Ah ! je les subis toujours, ces tortures, et je n'en prévois pas la fin.

J'ai voulu me remettre au travail, impossible : mes bras et mes yeux s'y refusent. Je ne peux plus rester dans cette maison où tout me parle d'elle.

— Alors vous pensez à aller vous loger ailleurs ?

— Oui, monsieur le docteur, et déjà j'ai loué un atelier et un petit logement rue Saint-Maur. Il n'est pas grand, le logement : une salle à manger de trois mètres carrés, une cuisine et deux modestes chambres à coucher ; il m'en faut une pour Paul, quand je l'aurai, aux vacances.

Il ajouta avec un sourire amer :

— Je n'aurai pas un mobilier luxueux, comme avant, quand...

Il s'arrêta et, sourdement :

— Je n'aime pas le luxe, moi !

— Mon ami, dit le docteur, je vous approuve de quitter la maison et le quartier où vous demeurez actuellement ; oui, vous faites bien de vous éloigner et de vous arranger pour vivre aussi tranquillement que possible.

La rue Saint-Maur est loin d'ici, continua M. Villarceau, nous allons nous trouver un peu loin l'un de l'autre ; mais cela ne nous empêchera point de nous voir souvent. — Et puis, dans ses jours de congé, vous nous amènerez votre fils ; il est et je désire qu'il reste l'ami de Lucien.

— Vous êtes toujours le meilleur des hommes, mon cher docteur.

— Où est Léonie ? Que fait-elle ?

— Je l'ignore absolument. Je ne tiens pas à savoir où elle est et moins encore à apprendre ce qu'elle fait. Hélas ! je le devine trop !

Ses meubles superbes, ses riches tapisseries, ses tentures, ses objets d'art ont été transportés à l'Hôtel des Ventes, sur sa demande ; tout cela a dû être vendu.

— Vous n'avez rien gardé ?

— Rien. Ces objets n'avaient pas été achetés avec mon argent... Ah ! c'est autrement que je les ai payés !

— Mon pauvre ami, dit M. Villarceau en lui serrant la main.

IX.—LE BEAU VALET DE CHAMBRE

Nous franchissons un espace de six années.

Durant ce temps, bien des événements plus ou moins graves, plus ou moins importants se sont accomplis.

En France :

L'année terrible, le trône impérial du dernier Napoléon emporté dans un tourbillon de la tourmente révolutionnaire.

La République acclamée par une immense majorité de citoyens français.

La Commune : Paris, que l'on appelle la première ville du monde, Paris sous le joug de quelques centaines d'individus fous furieux ; les uns n'étaient que de vulgaires ambitieux ; les autres, les aînés des socialistes révolutionnaires d'aujourd'hui, des utopistes à la recherche de l'impossible, voulant détruire sans savoir comment remplacer.

La patrie cicatrisant ses plaies.

La France, commençant son relèvement.

Le travail de tous reconstituant l'épargne nationale.

En Espagne :

L'insurrection carliste vaincue, le prétendant don Carlos réduit à l'impuissance.

Le trône de la reine Isabelle renversé.

La République espagnole proclamée.

Les républicains chassés du pouvoir et nouvelle royauté avec un prince que l'Espagne va chercher en Italie.

Abdication de ce roi éphémère et avènement à la couronne d'un prince espagnol.

Grâce au comte de Corello, son ami, le marquis de Mimosa n'avait pas été condamné à mort, mais à la détention perpétuelle dans une enceinte fortifiée et transporté aux îles Philippines.

Grâce aussi au comte de Corello, les biens du carliste avaient été mis sous séquestre et don Antonio Villina s'était vu tromper dans son espoir de mettre la main sur les domaines de son cousin.

Le comte Corello s'était dit :

— Dans quelques années, j'obtiendrai la grâce du marquis.

Mais son pouvoir était tombé en même temps que celui de la reine Isabelle et, lui-même, proscrit, avait été obligé de vivre loin de l'Espagne.

Vainement, il avait cherché à savoir ce qu'était devenue la fille du marquis, et son ignorance du sort de l'enfant avait été pour lui une cause de sérieuses inquiétudes.

Qu'était donc devenu aussi Pedro Lamnés ?

Le comte ne comprenait rien à la disparition du fidèle serviteur, de l'homme de confiance du marquis de Mimosa.

Il ne savait qu'une chose que lui avait apprise Rosina Balti ; c'est que le marquis avait confié sa fille à Pedro, qui avait dû la porter en France.

La fille adoptive de Marguerite Forestier, dont le nom de Thérèse ou Thérèse avait été remplacé par celui d'Emilienne, grandissait, se développait s'épanouissait comme une jeune fleur à laquelle ne manquent ni l'air ni le soleil.

La gentille fillette, pleine de grâce enfantine, de sève, de vie, pétulante et riieuse, s'annonçait comme devant être plus tard, dans quelques années, une adorable jeune fille.

On l'appelait Emilienne Lormont, du nom de famille de Marguerite, dont elle se croyait la fille ; car pour ne pas jeter le trouble dans sa jeune imagination, la malheureuse femme d'Edouard Forestier s'était bien gardé de lui apprendre dans quelles circonstances elle était devenue sa fille.

Jamais, non plus, elle ne parlait à Emilienne de la petite Louise, que son misérable mari lui avait enlevée, dont elle n'avait plus eu de nouvelles et qu'elle pouvait considérer comme morte ou à jamais perdue pour elle ; car toutes les recherches qui avaient été faites pour retrouver la pauvre petite étaient demeurées sans résultat.

On n'avait même plus entendu parler de Forestier, dont on avait complètement perdu les traces.

Marguerite gardait pour elle seule ses douleurs, secrètement enfermées dans son cœur si profondément meurtri, et quand elle pensait à son enfant, — c'était souvent, — ravie à sa tendresse, c'était loin des regards d'Emilienne, son autre fille, qu'elle verrait des larmes.

La fillette allait à l'école. Très intelligente, très studieuse, elle faisait de rapides progrès ; en très peu de temps, elle avait appris à lire, à compter, à écrire.

Elle était très aimée de ses petites camarades et particulièrement de ses maîtresses, qui en étaient fières et ne manquaient pas de la mettre en évidence lors des visites de l'inspecteur primaire.

Mais la chère petite avait perdu, dans la même année, ses deux meilleurs amis, et Marguerite ses uniques protecteurs à Salvignac.

M. Fournier, le maire, était mort.

À la même époque, le curé, M. Ancelin, avait été nommé chanoine ; puis, peu après, appelé en cette qualité à la cathédrale de Carcassonne par son évêque.

Mais il n'avait occupé que quelques mois ses nouvelles fonctions. Sur le désir de l'évêque, il était parti à la tête de jeunes prêtres missionnaires qui, animés d'un grand zèle religieux, étaient envoyés au centre de l'Afrique au milieu de peuplades encore sauvages à convertir au christianisme.

Le Curé et le maire manquaient à Marguerite ; ils avaient été ses soutiens, ses consolateurs. Mais elle ne savait pas encore combien ces deux hommes étaient précieux pour la petite Espagnole et tout ce que la fillette perdait en eux.

Chaque mois, très exactement, Marguerite Lormont, — pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on l'appelât Mme Forestier, — Marguerite Lormont recevait cent francs que lui envoyait le docteur Villarceau.

C'était plus que les arrérages du titre de rente acheté avec les vingt mille francs ; mais il plaisait au bon docteur de venir en aide à Marguerite, sans en avoir l'air. Il savait qu'elle travaillait beaucoup, pour gagner peu. Sans doute, elle était bien payée pour repriser, réparer une riche pièce de dentelle ; mais, à Salvignac, elle n'avait que très rarement à faire ce travail. C'était donc à des travaux de couture qu'elle se livrait, et il y avait de longs jours de chômage.

Plus d'une fois elle s'était vue obligée de demander à M. Villarceau un supplément d'argent à prendre sur le capital.

Malgré tout, elle s'imposait encore des privations. Mais, par exemple, Emilienne ne manquait jamais de rien. Elle était toujours très coquettement habillée l'été et bien chaudement l'hiver. Marguerite aurait eu honte si, le dimanche, la toilette de sa fille n'eût pas été d'une fraîcheur et d'une propreté irréprochables.

Chaque mois, en accusant réception de la somme reçue, Marguerite écrivait une longue lettre à M. Villarceau ; c'était plus encore au docteur qu'au curé, avant le départ de ce dernier, qu'elle confiait ses peines et ses cruelles inquiétudes au sujet de l'enfant introuvable. Nature expansive, c'était avec M. Villarceau seul qu'elle se laissait aller aux épanchements.

Son cœur se dégonflait et elle trouvait ainsi un adoucissement à ses chagrins.

Le jour où la petite Espagnole lui avait été confiée, elle avait dit : " Je l'aimerais comme si elle était ma fille." Elle n'avait pas menti à sa promesse ; jamais enfant ne fut entouré de plus de soins, de plus de sollicitude maternelle, de plus de tendresse que ne l'était Emilienne. Hélas ! n'ayant plus qu'elle à aimer, la petite orpheline bénéficiait de la part de tendresse que la mère aurait donnée à sa fille. Emilienne était adorée.

Lucien Delteil n'avait pas été mis en pension, comme son petit camarade Paul Lebrun ; il était resté en famille et avait commencé ses études sous la direction de savants professeurs, choisis avec soin par son père et son grand-père.

Mais il avait atteint ses quatorze ans, et l'on pensa qu'un peu d'émulation lui était nécessaire ; on décida qu'il entrerait dans un lycée de Paris. Lequel ? On fit choix de lycée Louis-le-Grand.

La situation de sculpteur sur bois était des meilleures ; s'il n'était pas riche encore, tout indiquait qu'il arriverait à une petite fortune ; ce n'était plus qu'une affaire de temps. En attendant, il pouvait faire facilement certains sacrifices pour son fils.

Paul fut retiré du lycée de Chartres et placé au lycée Louis-le-Grand. Les deux jeunes amis se trouvaient réunis. Et c'était pour eux une grande joie que partageaient le sculpteur et la famille Villarceau.

— Ah ! comme nous allons bêcher ferme ! disaient les deux lycéens. Rien de changé à l'hôtel Villarceau ; on ne s'apercevait pas qu'on eût quelques années de plus.

Toujours les mêmes occupations, les mêmes joies, le même bonheur. Et ces personnes, si étroitement unies par l'affection, ne trouvaient pas leur existence monotone. Dans le bonheur, la monotonie n'existe pas. Le bonheur a toujours à offrir quelque chose de nouveau et de savoureux.

* * *

Le docteur Villarceau avait depuis trois ans à son service un valet de chambre dont il était peu satisfait. Cet homme manquait d'exactitude, de zèle ; de plus il se grisait trop souvent, et le docteur appris qu'il avait de très mauvaises fréquentations. Force lui fut de le congédier.

On resta quelques jours sans valet de chambre.

Plusieurs s'étaient présentés, mais n'avaient pas été acceptés ; celui-ci pour une raison, celui-là pour une autre.

Un matin, un nouveau se présenta. C'était un grand et beau garçon, bien déluré, qui paraissait avoir trente-cinq ans et ne manquait pas d'une sorte de distinction. Il parlait bien et l'on sentait qu'ayant servi dans de grandes maisons, il y avait appris l'usage du monde. Tout d'abord, il plut à M. Villarceau par sa bonne mine.

Il avait des certificats, de bons certificats, que le docteur parcourut en homme déjà prévenu en faveur du postulant.

— Eh bien, mon garçon, dit M. Villarceau, vous êtes accepté.

— Je vous remercie, monsieur le docteur.

— Vous entrerez en fonctions demain matin.

— Dès ce soir, s'il plaît à monsieur.

— Non, demain matin.

— Venez, je vais vous faire voir les appartements et vous dire à peu près quel sera votre service.

Tout en lui donnant ses instructions, M. Villarceau fit visiter à son nouveau valet de chambre toutes les pièces de l'hôtel.

Jean Dufresne, — ainsi se nommait le valet de chambre, — regardait tout, les meubles, les tapis, les tentures, les glaces, les objets d'art, comme un homme habitué à circuler à l'aise dans des appartements somptueux.

Le cabinet du docteur parut surtout l'intéresser ; il en fit l'inventaire d'un coup d'œil rapide, et M. Villarceau ne surprit point le regard singulier qu'il jeta sur le meuble où il serrait ses papiers importants.

La visite terminée, le valet de chambre se retira.

Le lendemain, comme il avait été dit, il entra en fonctions, c'est-à-dire qu'il endossa la livrée de la maison, mit le grand tablier de service et s'arma d'un plumeau.

Son travail des premiers jours laissa bien un peu à désirer ; mais il ne fallait pas être trop exigeant ; on devait lui donner le temps de s'habituer à la maison.

Pour se faire bien venir et se créer une protection, un besoin, il courtisait la femme de chambre de Mme Delteil, une grande brune de vingt huit ans, ni laide, ni jolie, mais qui n'avait pas froid aux yeux et prenait très au sérieux les douces et caressantes paroles de M. Jean.

Quand il " faisait " le cabinet de M. Villarceau, Jean y restait toujours plus de temps qu'il ne fallait ; il savait combien sont intéressantes les lettres que reçoit un grand médecin, et en les rangeant avec soin sous les serrepapiers, il ne pouvait mal faire en en prenant connaissance, une autre manière de se distraire que Mlle Delphine n'aurait probablement pas aussi bien comprise que les petites distractions qu'ils prenaient ensemble.

Mais ce n'était pas seulement à des lectures indiscretes que le valet de chambre passait la moitié de son temps dans le cabinet du docteur.

Le meuble que nous connaissons, avec ses tiroirs toujours fermés, jouissait auprès de monsieur Jean d'une faveur toute particulière ; il lui faisait les yeux doux comme à une amie, de plus doux yeux qu'à Mlle Delphine elle-même. Avec quelle ardeur il l'époussetait, le frottait, l'astiquait, le rendait luisant.

Les serrures des tiroirs paraissaient aussi l'intéresser énormément, et, très curieusement, il les examinait ; l'intérieur de ces serrures, qu'il ne pouvait voir, semblait surtout exercer sur lui une sorte de fascination, si bien

qu'il allait jusqu'à y introduire une mince tige d'acier dont il faisait, à part cela, on ne sait quel autre usage.

Une fois, frappant l'un des tiroirs à l'endroit de la serrure, on aurait pu l'entendre murmurer :

—C'est là !

Puis, après un silence, sourdement :

—Oh ! il faut bien que je t'ouvre !

Un samedi, vers trois heures de l'après-midi, le Dr Villarceau était à sa clinique, le Dr Delteil faisait ses visites, et Mme Villarceau et sa fille venaient de sortir à pied pour faire une promenade au Bois.

Il n'y avait plus dans la maison que le valet de chambre, la cuisinière occupée à plumer des perdreaux, le maître d'hôtel lisant tranquillement un journal dans l'office, et les deux femmes de chambres qui travaillaient ensemble dans une vaste pièce affectée à la lingerie.

Assez brusquement, Mlle Delphine quitta sa compagne pour se mettre à la recherche de son beau valet de chambre.

Quand les chats n'y sont pas, les souris dansent.

Mlle Delphine voulait profiter de cette heure, où les maîtres étaient absents, pour attiser le feu d'amour de son bel amoureux.

Et elle cherchait, passant d'une pièce dans une autre, et se demandant :

—Où donc peut-il être ? Sorti sans m'en prévenir ? ce serait de l'ingratitude, une trahison.

Comme elle traversait la petite chambre précédant le cabinet de M. Villarceau, il lui sembla entendre du bruit dans le cabinet.

Elle se trompait, sans doute, sachant que le docteur était en ce moment rue Tronchet.

Néanmoins, elle s'approcha de la porte du cabinet contre laquelle elle colla son oreille.

Un nouveau bruit, une sorte de grincement, de fer se fit entendre à l'intérieur.

Mlle Delphine ne s'était pas trompée, il y avait quelqu'un dans le cabinet. Qui donc ?

M. Jean, probablement, qu'elle avait cherché partout, excepté dans cette pièce où aucun domestique n'entraît jamais dans l'après-midi.

Mais pourquoi était-il là et qu'y pouvait-il faire ?

Delphine n'était pas exempte de ce défaut commun à bien des femmes, elle était curieuse, très curieuse même. Doucement, sans bruit, elle entrouvrit la porte et avança la tête dans l'entrebâillement.

Ce qu'elle vit la stupéfia.

Le valet de chambre venait d'ouvrir ce tiroir qui avait tout particulièrement attiré son attention.

Evidemment, avant d'entrer au service de M. Villarceau, on lui avait appris que c'était dans ce tiroir que le docteur tenait enfermés ses papiers les plus précieux.

Le tiroir ouvert au moyen d'une fausse clef, il le fouillait, sans se presser, se bornant à soulever les papiers, qui restaient dans le même ordre.

Soudain, il prononça assez haut pour que Delphine puisse entendre :

—Enfin, les voilà !

Il venait de mettre la main sur des papiers enfermés dans une enveloppe blanche, scellée d'un grand cachet de cire rouge.

C'était le dépôt confié à Marguerite Lormont par le maire et le curé de Salvignac et que la jeune femme avait confié à son tour à M. Villarceau.

Le valet de chambre se redressa, ayant sur le visage et dans le regard la satisfaction du triomphe.

Il glissa le pli dans la poche de côté de sa veste ronde et se disposait à refermer le tiroir afin qu'on ne pût, au moins pendant quelque temps, s'apercevoir de son larcin, lorsque Delphine, revenue de sa violente émotion, mais pâle comme une morte, effrayée et indignée, ouvrit la porte toute grande et poussa ce cri : "Voleur !" que lui arracha sa conscience d'honnête fille.

Le valet de chambre, qui ne s'attendait pas à être surpris dans son opération, eut un rugissement de rage. Sa physionomie prit une expression terrible, ses yeux s'injectèrent de sang et, perdant la tête, pareil à un tigre, il bondit sur la femme de chambre, la renversa sur le tapis de l'antichambre, puis prit la fuite.

Sans nul doute, si le misérable eût eu un couteau à la main, il aurait égorgé la pauvre fille.

Cependant, elle s'était vite relevée, et subitement dégrisée de son enthousiasme pour le beau valet de chambre, elle s'élança après lui, en criant :

—Au voleur, au voleur !

La cuisinière et le maître d'hôtel accoururent.

—Jean vient de voler monsieur, dit Delphine, maintenant rouge comme une pivoine, il se sauve, arrêtez-le !

Le voleur était déjà hors de l'hôtel et fuyait dans la rue.

Le maître d'hôtel se mit à sa poursuite en criant à son tour :

—Au voleur ! au voleur !

Mais, à Passy, certaines rues sont presque désertes, et c'était dans celles là que le fuyard se jetait de préférence.

Il savait le maître d'hôtel sur ses talons, mais il pensait bien lui échapper, celui-ci étant un peu obèse et n'ayant pas des jambes à fournir une longue trotte.

En effet, déjà fourbu, essoufflé, perdant haleine, le maître d'hôtel s'arrêta.

Deux hommes qui étaient sur un trottoir de la rue et avaient vu courir le gros homme, s'approchèrent de lui,

—Qu'y a-t-il ? demanda l'un d'eux.

—Je suis au service de M. le Dr Villarceau, répondit le maître d'hôtel, le valet de chambre, un nommé Jean Dufrène, vient de voler mon maître et je m'étais lancé à sa poursuite pour le faire arrêter.

Les deux inconnus échangèrent un regard rapide.

—Nous nous chargeons de la besogne, s'il n'est pas trop tard, dit celui qui avait déjà parlé.

Et, laissant le maître d'hôtel reprendre haleine, les deux hommes continuèrent la poursuite.

C'étaient deux agents de la sûreté.

X.—L'ARRESTATION

Le voleur, fuyant toujours, avait disparu.

Mais les policiers ont du flair ; ils devinèrent par quelles petites rues le valet de chambre était passé et ne tardèrent pas à se retrouver sur ses traces.

De loin, ils le virent aborder une station de voitures de place et se jeter dans un coupé qui partit aussitôt.

—Tonnerre, le coquin va nous échapper, dit l'un des agents.

—J'en ai peur, fit l'autre.

—N'importe, ne nous rebuons pas.

Ils reprirent le pas gymnastique et arrivèrent à la station des voitures.

La voiture qui emportait le voleur était encore en vue, descendant à toute vitesse l'avenue Montaigne et prête à se perdre dans le cahot des équipages montant et descendant l'avenue des Champs-Élysées.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour filer la voiture.

L'un des agents sauta dans une victoria, dont le cocher était sur son siège prêt à partir.

L'autre agent dit au cocher :

—Un coupé vient de partir d'ici avec un homme qui est arrivé ici en courant.

—Ah ! oui.

—Cette voiture est encore en vue.

—Je la connais et je la vois.

—Il s'agit de se lancer sur ses traces et de ne pas les perdre. Service de la police !

A son tour, le second agent sauta dans la victoria.

Mais le cocher ne se pressait point de partir.

—Allons donc, allons donc ? crièrent ensemble les deux agents.

—Oh ! pas besoin de crever mon cheval, répondit tranquillement l'automédon.

—Par votre faute, nous allons manquer notre coquin.

—Oh ! que nenni . . . Vous pourrez le prendre comme un rat dans une ratière.

—Mais il se moque de nous, s'écria l'autre agent.

—Mais non, mais non, et, si vous voulez bien m'écouter . . .

—Marche, plutôt, marche !

—Bien sûr que nous allons marcher, au bon petit trot de ma bête, et je m'en vas vous mener tout droit rue Duhamel, no 8, derrière la butte Montmartre ! c'est là que vous pincerez votre homme. C'est que, voyez vous, j'ai de bonnes oreilles, et aussi bien que mon camarade Moulinet, le cocher du coupé, j'ai entendu celui que vous poursuivez lui jeter cette adresse :

" Rue Duhamel, no 8,"

Alors, en disant.

—Allons-y, hue, la Biche ! le cocher piqua de la mèche de son fouet les flancs de la bête, qui, selon l'expression de son maître, partit de son bon petit trot.

Quand la victoria arriva rue Duhamel, le coupé y était encore, attendant devant une maison à quatre étages, —le no 8—aux murs noirs, fendillés, lézardés, aux persiennes vermoulues, mal assises sur leurs gonds à moitié rongés par la rouille, le tout du plus lamentable aspect.

—Qu'est-ce que tu attends ? demanda le cocher de la victoria à son camarade.

—Le prix de ma course et le pourboire promis.

Les agents avaient mis pied à terre.

L'un d'eux entra chez la concierge ; oui, cette vieille mesure prête à s'écrouler avait une concierge mais nous ne ferons pas la description du chemin qu'elle appelait sa loge.

—Madame, M. Jean Dufrène, demanda l'agent.

La femme ouvrit de grands yeux.

—Connais pas, ce n'est pas ici, répondit elle.

—Vous êtes sûre, madame ?

—Je connais bien mes locataires, que je crois.

—Ce monsieur, qui s'est fait amener dans une voiture, que voilà encore, à la porte, n'est donc pas un locataire de la maison ?

—Mais, si, monsieur, c'est un de mes locataire, qui revient de voyage.

—Alors il ne s'appelle pas Jean Dufrène ?

—Bien sûr que non, puisqu'il s'appelle Aristide Blondeau.

—Ah ! bien, c'est Aristide Blondeau qu'il se nomme.

—Un brave et bon garçon, qui ne fait pas de bruit dans la maison ; d'abord il n'y est presque jamais.

L'agent eut un sourire.

—Voulez-vous, madame, dit-il, m'indiquer son logement ?

—Au troisième, la porte à droite.

—Merci.

L'agent se disait :

—Un homme qui se donne plusieurs noms n'est certainement pas un malfaiteur ordinaire.

Il se disposait à monter l'escalier et à faire signe à son compagnon de le suivre, lorsqu'un bruit de pas retentit, faisant craquer les marches.

—C'est lui qui descend, pensa l'agent.

Il s'empressa de sortir de la maison, il dit tout bas quelques mots à l'autre agent, et ils se postèrent de chaque côté de la porte.

Jean ou Aristide descendait pour payer le cocher ; tranquille comme le plus honnête garçon du monde, bien sûr qu'il échapperait aux recherches que ferait la police sur la plainte de M. Villarceau ; il était à cent lieues de se douter que deux agents de la sûreté avaient remplacé le maître d'hôtel dans sa poursuite.

Aussi, ce fut à la fois un cri de stupeur et de fureur qu'il poussa quand ayant à peine franchi le pas de la porte, il se vit saisir au collet par deux solides gaillards, dont il devina aussitôt la qualité.

Il y eut une lutte de quelques secondes, pendant laquelle les agents réussirent à passer les menottes aux poignets du voleur.

—Mais je ne suis pas payé ! cria le cocher du coupé.

—Sois tranquille, tu le seras, répondit l'autre cocher.

—Où cela ?

—Où nous allons, à la Préfecture de police,

Le cocher de la victoria avait tout de suite compris que son camarade et lui même allaient avoir à faire un nouveau trajet au compte des agents.

En effet, malgré sa vive résistance, le voleur fut jeté dans le coupé où prit place l'un des agents. L'autre monta dans la victoria. Et l'on entendit ces mots :

—Au dépôt de la Préfecture de police.

La concierge de la maison était restée muette de surprise et s'était bornée à agiter ses grands bras maigres en manière de protestation.

Un petit rassemblement s'était fait dans la rue, et l'événement donnait lieu à des commentaires.

—Ce doit être un cambrioleur !

—Peut être un assassin, qui sait ?

—Qu'il soit ça ou autre chose, dit un chiffonnier, ayant sa hotte sur le dos et le crochet à la main, c'est certainement un malfaiteur ; on le coffre, c'est bien. Avis à ses pareils !

—Amen, répondit une vieille femme.

* * *

Quand M. Villarceau rentra chez lui, le premier, un peu avant cinq heures, il trouva les domestiques réunis dans le vestibule, tous consternés, accablés.

Il n'eut pas le temps d'interroger ; car, tout de suite, la femme de chambre de Mme Delteil se mit à lui raconter ce qui s'était passé.

Le maître d'hôtel acheva le récit.

M. Villarceau était très pâle et dans un état d'agitation extraordinaire.

Il s'empressa de se rendre dans son cabinet.

Le tiroir du meuble était resté ouvert et le docteur eut bien vite constaté que c'étaient les papiers déposés entre ses mains, comme y devant être plus en sûreté, dont le valet de chambre voleur s'était emparé.

Aucun autre papier ou document n'avait disparu.

M. Villarceau ouvrit son secrétaire. La main du malfaiteur n'y avait pas touché. Il y avait là cinq rouleaux d'or et une dizaine de mille francs en billets de banque.

—Le vol d'argent aurait eu lieu dans quelques jours, pensa le docteur.

Peut-être ne se trompait-il pas ; mais il comprenait que c'était moins son argent dont le malfaiteur avait voulu s'emparer que les papiers concernant la fille adoptive de Marguerite. Mais pourquoi le vol de ces papiers dont il ignorait le contenu, comme Marguerite elle-même, qui ne pouvaient être utiles à personne et n'avaient de valeur que pour la jeune orpheline ? Dans son agitation, dans son trouble, il ne s'expliquait pas le mobile qui avait fait agir le voleur et quel intérêt ce misérable avait eu à commettre le vol.

Mais il savait de quelle importance étaient les papiers ; à tout prix, il fallait les retrouver. Dans cette affaire, il voyait son honneur en jeu.

Il sortit de son cabinet et descendit dans la cour de l'hôtel.

Le cocher venait de faire rentrer le cheval à l'écurie ; le docteur le fit atteler de nouveau en toute hâte et se rendit à la Préfecture de police afin de voir le chef de la Sûreté qu'il connaissait.

Ce fonctionnaire était encore dans son bureau. Il reçut immédiatement le célèbre médecin.

—Je vous reçois avec grand plaisir, monsieur le docteur, dit-il ; vous venez me trouver au sujet du vol commis chez vous par votre valet de chambre ?

—Comment, fit M. Villarceau, vous êtes déjà instruit de cela ?

—Oh ! depuis dix minutes, par cette note qui vient de m'être apportée.

Le magistrat continua, les yeux sur la note :

—Chez vous, monsieur le docteur, le valet de chambre se nommait Jean Dufrêne, et à son domicile, rue Duhesme, il se faisait appeler Aristide Blondeau. Il est probable qu'il s'est encore donné d'autres noms, comme il me paraît certain qu'il n'est entré à votre service que pour vous voler.

—Pourra-t-on l'arrêter ?

—Mais il l'est, monsieur le docteur, nous le tenons !

—Ah ! je respire !

—Alors le vol est d'une grande importance ?

—Oui, oui.

—Ce qu'il vous a volé est certainement à son domicile où deux de mes agents l'ont arrêté ; en arrivant au Dépôt il a été fouillé et l'on n'a rien trouvé sur lui que quelques pièces de menue monnaie. Pouvez-vous me dire ce qu'il a volé ?

—Des papiers, cher monsieur, seulement des papiers sans aucune va-

leur pour lui, mais extrêmement précieux pour une petite fille de huit ans à laquelle je m'intéresse.

—Qu'est ce donc que ces papiers ?

—Je ne saurais vous le dire ; ils sont enfermés dans une enveloppe cachetée qui ne devait être ouverte que le jour où la jeune fille aurait ses vingt ans accomplis. C'est un dépôt qui m'a été confié ; évidemment, ces papiers contiennent un secret de la plus haute importance, mais vous devez comprendre, cher monsieur, que je ne me sois pas permis d'en prendre connaissance.

Le chef de la Sûreté resta un moment silencieux, ayant l'air de réfléchir.

—Un vol ne se commet pas, dit-il, sans que le voleur y ait un intérêt direct ou qu'il agisse pour le compte d'un autre.

Ces paroles firent tressaillir M. Villarceau, en jetant une clarté subite dans son esprit. Il pensa à Forestier, le mari de Marguerite, et se rappela que, à Salvignac il avait voulu s'emparer des papiers, évidemment parce que soupçonnant le secret qu'ils contenaient, il espérait en tirer profit.

Et d'ailleurs, qui donc autre que ce misérable Forestier pouvait savoir que sa femme avait confié à M. Villarceau les papiers remis à elle et portant le timbre de la mairie de Salvignac ? Le docteur n'avait parlé à personne de ce dépôt, pas même à Mme Villarceau. Il ne connaissait pas Forestier, ne l'ayant jamais vu, mais d'après ce qu'il en savait et le portrait que lui en avait fait Marguerite, il était convaincu que c'était lui en personne qui avait eu l'audace de jouer le rôle de valet de chambre à l'hôtel Villarceau.

Il n'y avait donc plus à en douter, le voleur était Edouard Forestier.

M. Villarceau fit part de ses réflexions au chef de la Sûreté et lui expliqua l'intérêt que le voleur pouvait avoir à connaître le secret contenu dans les précieux papiers.

—Nous n'avons pas autre chose à chercher, monsieur le docteur, répondit le magistrat, qui avait écouté avec la plus grande attention, tout en jetant quelques notes sur une feuille de papier ; oui, voilà bien le mobile du vol ; et Jean Dufrêne, valet de chambre à l'hôtel Villarceau, Aristide Blondeau, escroc, voleur et peut être pis encore rue Duhesme, n'est autre que Forestier.

Cet homme, déjà condamné pour escroqueries à Moulins, et depuis longtemps signalé au parquet de la Seine, est, je n'hésite pas à le dire, un malfaiteur des plus dangereux.

Qui donc, monsieur le docteur, vous a recommandé ce repris de justice ?

—Personne. J'avais besoin d'un valet de chambre, il s'est présenté et je l'ai pris, séduit par sa bonne mine ; il avait, d'ailleurs, d'excellents certificats.

—Empruntés ou volés à un véritable valet de chambre du nom de Jean Dufrêne.

—Cela me paraît certain.

—Nous trouverons le vrai Jean Dufrêne, et le juge d'instruction saura si Edouard Forestier a volé les certificats ou s'ils lui ont été prêtés.

—Pour moi, cher monsieur, cela n'a qu'un intérêt très secondaire.

—Sans doute ; mais pour la justice, monsieur le docteur, tout à son importance. Ce que vous voulez, avant tout, c'est rentrer en possession du pli cacheté.

—Oui, certes ; je ne serai tranquille que lorsque les papiers seront remis en mes mains.

—Dès demain, une perquisition sera faite au domicile du voleur ; les précieux papiers y seront trouvés et on vous les rendra.

M. Villarceau se retira un peu tranquilisé et se félicitant d'être venu trouver immédiatement le chef de la Sûreté.

Le lendemain, dans la journée, un commissaire de police, accompagné de deux agents, vint prendre à l'hôtel Villarceau les effets et objets enfermés dans une malle appartenant au soi-disant Jean Dufrêne.

Le soir, le docteur reçut du Parquet une invitation à se présenter à dix heures du matin, le lendemain, au cabinet de M. Marinier, juge d'instruction.

A l'heure dite, M. Villarceau attendait dans l'antichambre du juge.

Au bout de quelques instants il fut introduit dans le cabinet du magistrat.

Celui-ci s'était levé pour recevoir l'illustre savant, qu'il invita gracieusement à prendre place dans un fauteuil.

—Monsieur le docteur, dit le juge d'instruction d'un ton grave, hier une perquisition a été faite au domicile de l'accusé, rue Duhesme, no 8, en sa présence, et j'ai le grand regret de vous annoncer que les papiers en possession desquels vous désirez si vivement rentrer, n'y ont pas été trouvés.

M. Villarceau devint affreusement pâle.

—Mon Dieu, fit-il, mais qu'en a-t-il fait, le misérable ?

—Interrogé à ce sujet, il a répondu que, se voyant poursuivi, il les a jetés dans une boucle d'égoût.

—Oh !

—A-t-il dit la vérité ? Il y a lieu de le croire, puisque les recherches les plus minutieuses faites à son domicile ont été sans résultat.

—Oh ! le misérable !

—Je sais, monsieur le docteur, d'après le rapport du chef de la Sûreté que j'ai sous les yeux, quelle importance vous attachez à ces papiers.

—J'ignore ce qu'ils contiennent, monsieur ; mais s'ils sont perdus, c'est une perte irréparable pour une jeune orpheline. . . .

—Oui, cela est dit là ; aussi des ordres ont été donnés pour que de sérieuses recherches soient faites dans les égouts, sur tout le parcours suivi par le voleur dans sa fuite.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

GRANDE VENTE
A
DISCOMPTES

Discomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 50 P.C.

AUCUNE MARCHANDISE EXCEPTEE

Les discomptes seront accordés comme
suit dans les différents départements :
Etoffes à rob s., 10 à 50 p.c.
Soieries, 10 à 50 p.c.
Dentelles, rubans, mouchoirs, etc., etc.,
10 à 75 p.c.
Merceries, 10 à 50 p.c.
Garnitures, 10 à 75 p.c.
Sous-vêtements en coton, habillements
pour petits gaçons, etc., 10 à 50 p.c.

AVIS

Nous invitons les dames à faire leurs
achats à bonne heure, afin d'éviter l'encombrement.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE



MAISON - BLANCHE

65-RUE SAINT-LAURENT-65

IMPORTATEUR

- DE -

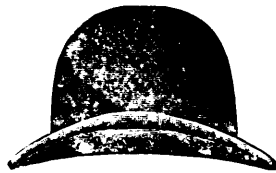
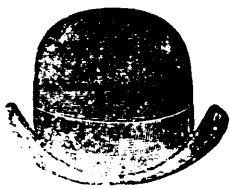
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



92592

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite
par les

Poudres
Orientales

les seules

qui assurent en trois
mois et sans nuire
à la santé le

DEVELOPPEMENT



Formes des Femmes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTREAL TEL Bell 347

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépara-
tions alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

CHOCOLAT-MENIER Est maintenant

en vente par-
tout dans les

ETATS-UNIS

ET AU

CANADA

il est servi à table
pour remplacer



Le thé, le café ou le cocoa

Il est devenu presque universel,
il nourit et fortifie

SERVI GLACE DURANT LES GRAN-
DES CHALEURS

IL EST DELICIEUX ET RAFFRAICHISSANT

Demandez à l'Epicier

— LE —

CHOCOLAT
MENIER

Vente annuelle dé-
passant 33 millions
de livres.

S'il ne l'a pas
en vente, envoyer
le nom et votre
adresse à Menier,
Succursale cana-
dienne, 12 et 14,
rue Saint-Jean,
Montréal.

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communi-
cations strictly confidential. This splendid paper,
information concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in color, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.

Emplâtre (Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur emplâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMBLATRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rogçons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez
GEO. TUCKER
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE Montréal - Prix 25c

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont
lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lues toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art de perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?
Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 14 juillet 1894.

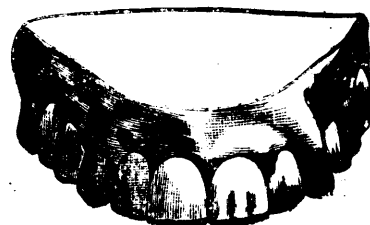
35,259

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

Nouveaux procédés américains pour le
bâchage de dents, en porcelaine et en verre
plus résistant que le ciment, imitant par
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL